

Mittelalter · Moyen Age Medioevo · Temp medieval

Zeitschrift des Schweizerischen Burgenvereins



10. Jahrgang – 2005/4

Mittelalter · Moyen Age Medioevo · Temp medieval

Redaktionskommission

Urs Clavadetscher, lic. phil.
Archäologischer Dienst
Graubünden
Schloss Haldenstein
7023 Haldenstein
Dr. Elisabeth Crettaz, Le Forum
3961 Zinal VS
Dr. Hans Rutishauser
Denkmalpflege Graubünden
Loestrasse 14, 7001 Chur

Redaktion und Geschäftsstelle

Schweizerischer Burgenverein
Thomas Bitterli
Blochmonterstrasse 22, 4054 Basel
Telefon 061 361 24 44
Fax 061 363 94 05
E-Mail info@burgenverein.ch
www.burgenverein.ch
Postkonto 40-23087-6

Publiziert mit Unterstützung der
Schweizerischen Akademie der
Geistes- und Sozialwissenschaften
(SAGW)
Erscheint vierteljährlich
ISSN 1420-6994



Mitglied der Schweizerischen Akademie
der Geistes- und Sozialwissenschaften
www.sagw.ch

Druck

Schwabe AG, Basel,
Verlag und Druckerei

Zeitschrift des Schweizerischen Burgenvereins

Revue de l'Association Suisse Châteaux forts

Rivista dell'Associazione Svizzera dei Castelli

Revista da l'Associazion Svizra da Chastels

10. Jahrgang, 2005/4, Dezember 2005

Inhalt

- 129** *Louis Necker*, Nouveau regard sur
le Château de Ripaille, ancienne résidence
des ducs de Savoie
- 139** *Laetitia Toullec*, Le bourg d'Yvoire au début
du XIV^e siècle
- 150** *Véronique Levert*, L'étude archéologique
du Château-Vieux des Allinges (Haute-Savoie)
- 161** Kurzmitteilungen
- 165** Veranstaltungen
- 168** Publikationen
- 172** Vereinsmitteilungen

Umschlagbild: Château de Ripaille
(Foto: Louis Necker, Genève)

Nouveau regard sur le Château de Ripaille, ancienne résidence des ducs de Savoie

par Louis Necker

Introduction

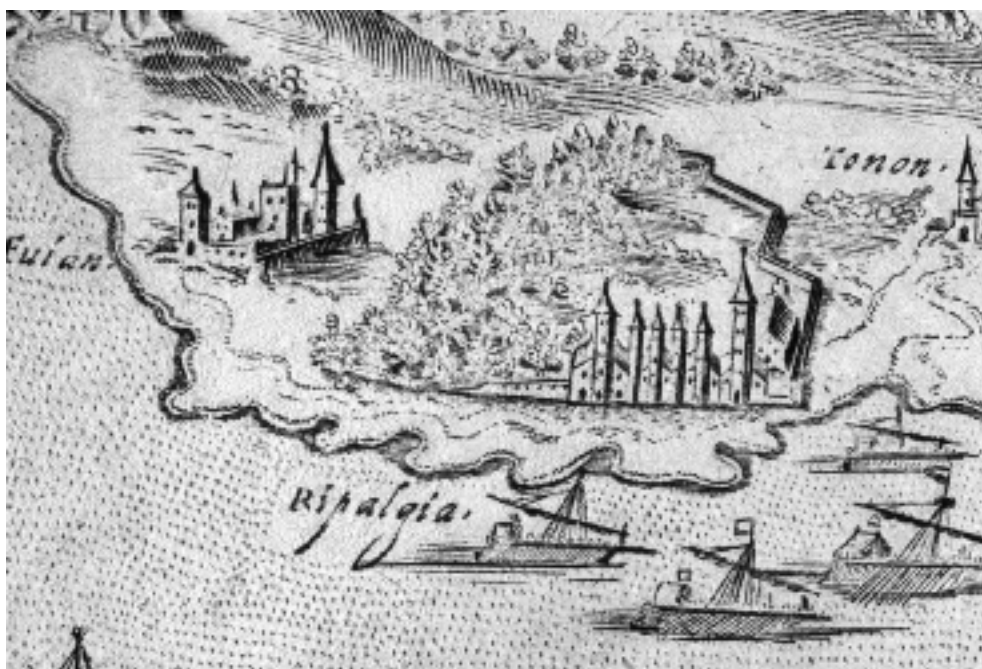
Pendant longtemps, le Château de Ripaille, construit en 1434 près d'Evian, au bord du lac Léman, dans le département français de Haute-Savoie, a été surtout reconnu et valorisé comme ayant été la résidence médiévale des ducs de Savoie, alors les souverains d'un Etat d'importance européenne. Les évolutions ultérieures de ce monument – devenu dès le XVII^e siècle une chartreuse, puis au XIX^e siècle la résidence d'un des généraux de Napoléon, avant de connaître, en 1900, une complète restauration combinant le style médiéval avec l'Art Nouveau – n'intéressèrent, pendant longtemps, ni les historiens de l'architecture ni le public. L'attention portait toujours plus sur les aspects supposés appartenir à l'état original du monument que sur les évolutions ultérieures.

Ce n'est que récemment que l'on a commencé à regarder différemment le Château de Ripaille et que l'on a admis que ce monument présentait un intérêt majeur, non seulement dans sa construction originale mais aussi dans les transformations et remodelages ultérieurs. En particulier, avec le regain d'intérêt pour l'Art Nouveau – por-

tant dans d'autres pays des noms tels que Arts and Crafts, Jugendstil ou Secession – plusieurs spécialistes ont commencé à se pencher sur la restauration 1900 du château.

Vers 1970 déjà, Maurice Rheims, le fameux commissaire priseur, attira l'attention sur les boiseries, le mobilier, la décoration de l'intérieur du château. En 1991, Jacques Gubler et Françoise Théry, respectivement professeurs d'histoire de l'architecture aux universités de Lausanne et Grenoble, écrivirent un premier article sur la restauration 1900 du château. Ils firent ressortir notamment son aspect «Gesamtkunstwerk» (œuvre d'art totale) au sens wagnérien¹, et la nature de l'intervention, qui portait sur tout l'environnement visuel; un même architecte, Charles Schulé, fut en effet mandaté pour modeler depuis le paysage jusqu'aux robinets des salles de bains, en passant par les façades du château, les boiseries, les meubles, la vais-selle et bien d'autres choses.

¹ FRANÇOISE THÉRY / JACQUES GUBLER, Bref avis sur l'architecture du Château de Ripaille. Document dactylographié de 6 pages (1991).



1: Ripaille sur une carte de 1590.

L'auteur de ces lignes travaille activement à rassembler toutes les archives concernant la restauration du château et a déjà retrouvé et partiellement intégré dans une base de données informatique les plans d'architectes, les factures des artisans et entreprises et une partie de la correspondance entre le maître d'ouvrage et l'architecte. Une étudiante a utilisé une partie de ces documents pour son mémoire de maîtrise.² Ces travaux permettent déjà de mieux connaître les auteurs de la restauration, leur projet, les courants artistiques dans lesquels ils s'inséraient, les artisans et experts auxquels ils firent appel, les techniques, les matériaux, le déroulement du chantier, etc. Un dossier INTERREG, de plus, est en préparation, qui permettra d'achever l'étude et de déterminer la manière dont cette restauration pourra être mieux mise en valeur et conservée.

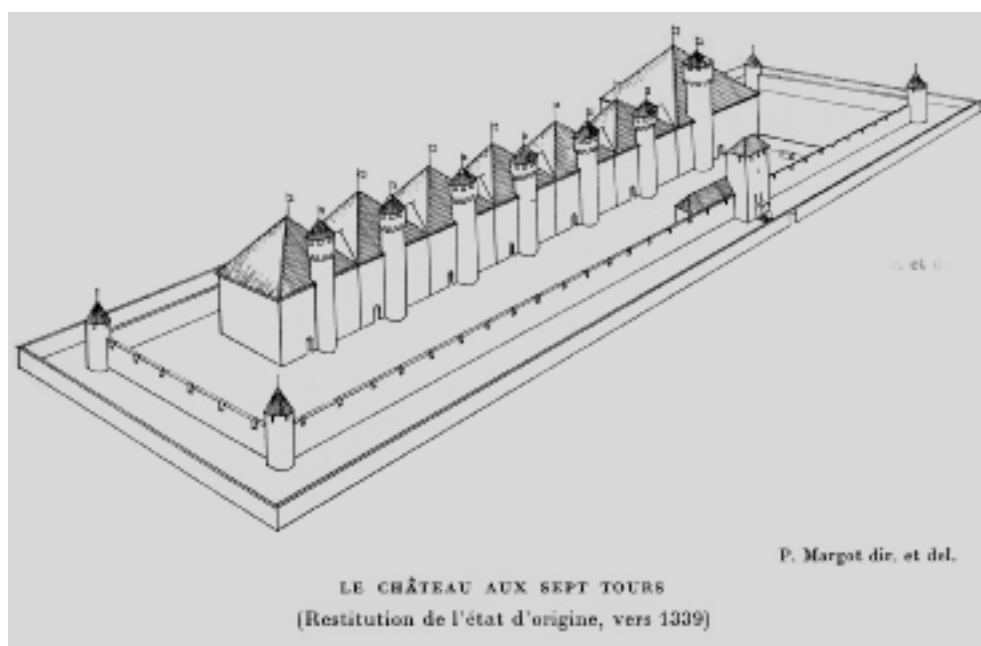
Histoire de Ripaille jusqu'à la fin du XIX^e siècle

Le site de Ripaille est une presqu'île sur la rive sud du Léman (fig. 1), dont le climat est adouci par la proximité de cette grande masse d'eau. De ce fait on y trouve des plantes que l'on trouve habituellement bien plus au sud, pins parasols, amandiers, mûriers, magnolias et bien d'autres. Et la vigne y prospère depuis longtemps. Depuis au moins le XIII^e siècle, la famille de Savoie aime venir dans ce lieu, d'abord pour y chasser. Dès 1371, le

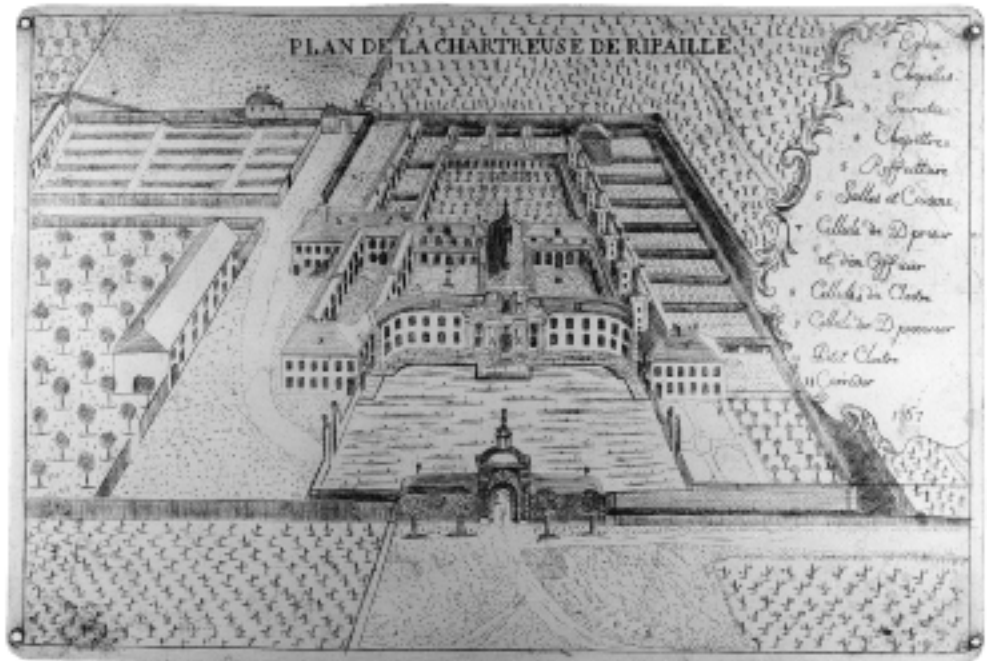
comte de Savoie, Amédée VI, et son épouse Bonne de Bourbon construisirent un premier château, aujourd'hui disparu, qui devint leur séjour habituel au bord du Léman, en remplacement du fameux Château de Chillon, situé de l'autre côté du lac, qu'ils trouvaient trop humide.³

En 1434, leur petit-fils, Amédée VIII, fit édifier le château qui existe toujours. Amédée VIII était un personnage considérable, qui fut d'ailleurs nommé duc par l'empereur d'Allemagne, dont il dépendait. La Savoie d'alors allait de Nice jusqu'à Neuchâtel et de la Bourgogne jusqu'au Milanais. Cousin du roi de France, Amédée VIII joua un rôle déterminant dans la fin de la Guerre de Cent Ans. Il fut même nommé pape, sous le nom de Félix V, avant de renoncer à cette fonction, du fait que sa nomination n'avait été reconnue que par une partie de l'Europe.

Très religieux, Amédée VIII construisit Ripaille comme une sorte de chartreuse de grands seigneurs, qu'il partageait avec six chevaliers. Une reconstitution du château, tel qu'il devait être aux origines, montre qu'il y avait alors en réalité sept châteaux avec chacun une tour, placés l'un à côté de l'autre (fig. 2). Le plus grand était réservé au duc. La vie semi-monastique qu'Amédée VIII y menait, ne l'empêchait pas de gouverner ses Etats et de recevoir à Ripaille, avec toute l'étiquette voulue, des



2: Reconstitution du château en 1434.



3: Plan de la chartreuse (fin du XVIII^e siècle).

princes et des souverains de toute l'Europe, des hauts dignitaires ecclésiastiques, des peintres, des musiciens, des écrivains parmi les plus connus de cette époque. La construction de ce château fut dirigée par Aymonet Corviaux, un Vaudois, architecte habituel du duc.⁴

Après des destructions considérables à l'époque des Guerres de Religion, Ripaille devint une chartreuse dès le début du XVII^e siècle. On sait que, parmi tous les ordres religieux celui des Chartreux est celui pour lequel l'architecture joue le rôle le plus important. Et l'on voit que ces moines, dès qu'ils prirent possession de leur nouveau site, non seulement entreprirent de grands travaux pour reconstruire les bâtiments effondrés mais

4: A l'intérieur du château en 1890.



s'efforcèrent de le faire ressembler à toutes les chartreuses d'Europe, avec une partie réservée aux cellules très isolées des pères et à leurs jardin, atelier et chapelle individuels, une partie centrale pour l'église et une partie réservée aux frères qui vivaient de manière moins isolée et pratiquaient l'agriculture (fig. 3). Avec la restauration des Chartreux, le château prit un aspect qui était déjà fort différent du bâtiment d'origine, beaucoup plus monolithique.

Au moment de la Révolution française, Ripaille devint bien national et vendu à un soldat de Napoléon, le Général Dupas. Celui-ci et sa famille occupèrent Ripaille durant le XIX^e siècle, mais ne disposant que de peu de moyens financiers laissèrent le château tomber en ruine (fig. 4).

² A. FRACHON, *Le Château de Ripaille, les transformations de 1892 à 1906*. Mémoire de maîtrise en histoire de l'art, Université Lyon 2 (2004).

³ La meilleure étude générale sur Ripaille avant la restauration de 1892 reste l'ouvrage monumental de MAX BRUCHET, *Le Château de Ripaille* (Paris 1907).

⁴ DANIEL DE RAEMY, *Aymonet Corviaux, maître des œuvres de la Maison de Savoie, son activité en Pays de Vaud et en Chablais*. Actes du colloque international Amédée VIII, Université de Lausanne (Lausanne 1990) 1–10.

Frédéric Engel-Gros (1843–1918), maître d'ouvrage de la restauration du Château de Ripaille

En 1892, un industriel alsacien qui disposait de moyens considérables, Frédéric Engel-Gros, tomba amoureux du site et décida d'en faire sa résidence. Il était le patron des usines de fils et tissus DMC, qui existent encore à Mulhouse. Il provenait de ce milieu des grands industriels protestants alsaciens qui se distinguaient par leurs idées avancées aussi bien sur le plan social qu'artistique. Son père, Frédéric Engel-Dollfus, «un industriel saint-simonien»,⁵ fut un des premiers réalisateurs de cités ouvrières et son oncle Jean Dollfus, le premier grand collectionneur de tableaux impressionnistes.

Engel-Gros avait des idées qui se rapprochaient de celles de William Morris, un des grands créateurs du mouvement Arts and Crafts en Angleterre, en ce sens qu'il considérait que l'industrie devait mettre à disposition du plus grand nombre des objets inspirés des plus belles créations du passé. Comme son père, il appuya puissamment la création et le développement à Mulhouse de musées d'art et d'arts décoratifs, qui existent toujours aujourd'hui, notamment le Musée d'impression des étoffes. Sa résidence elle-même était un véritable musée contenant une extraordinaire collection d'œuvres d'art et d'artisanat, où étaient particulièrement représentés le Moyen Age et l'Orient ancien (fig. 5). Comme William Morris, Engel-Gros ne tournait cependant aucunement le dos à la modernité et pensait que, même inspiré du

passé, les créations de l'industrie devaient s'insérer résolument dans une esthétique contemporaine.

Toutes ces idées furent aussi mises à l'œuvre à Ripaille. Engel-Gros fut à la fois très soucieux de conserver les plus beaux restes anciens de ce site prestigieux et très audacieux dans les interventions qu'il fit, aussi bien dans l'architecture des bâtiments que dans celle du paysage. Il réalise toutes ces transformations avec un architecte de Mulhouse, Charles Schulé.

Le souci du passé dans la restauration de Ripaille

Après avoir acquis, en 1892, le noyau de Ripaille, qui appartenait encore à des descendants du général d'Empire Dupas, Frédéric Engel-Gros parvint à reconstituer l'ancien domaine des ducs de Savoie, qui avait été morcelé entre de multiples propriétaires. Par de longues et difficiles négociations il parvint à racheter les parcelles de ceux-ci et ainsi réussit non seulement à reconstituer l'unité du site de 120 hectares situé à l'intérieur de murs datant des ducs, mais aussi à acquérir 80 hectares à l'extérieur de ces murs, qui ont permis que, jusqu'à aujourd'hui, les environs de Ripaille soient relativement préservés du bétonnage qui a affecté presque toute la côte du lac Léman.

Parallèlement à ces négociations, il dirigea très tôt des recherches, véritablement scientifiques, pour connaître à fond le passé de Ripaille. Il existait déjà une étude publiée, mais qui était peu approfondie, n'étant basée



5: Le Jardin d'amour, tapisserie du XV^e siècle de la Collection Engel-Gros.



6: Tour du XIV^e siècle près de la ferme.

que sur un nombre restreint de documents.⁶ Engel-Gros proposa à l'archiviste du département de la Haute-Savoie, Max Bruchet, de faire de nouvelles recherches d'archives, particulièrement à Turin, et dans d'autres centres de l'ancien Duché de Savoie. Le résultat fut le monumental livre *Le Château de Ripaille*, imprimé aux usines DMC et paru en 1907.⁷ Il fit aussi faire des fouilles archéologiques et des relevés détaillés de tous les bâtiments tels qu'ils existaient avant qu'il commençât ses travaux de restauration.

Le souci du passé fut exprimé avec force dans les travaux de restauration, qui commencèrent en 1892 et se terminèrent en 1903. A une exception près, partout où les bâtiments étaient restés en assez bon état, Engel-Gros et son architecte Schulé se contentèrent de les restaurer à l'identique, c'est ainsi que tous les bâtiments de l'ancienne chartreuse situé du côté nord furent maintenus en leur état originel (fig. 6). Engel-Gros remis d'ailleurs en fonctionnement toutes les installations d'autosuffisance des Chartreux, ferme, pressoir, moulins à blé et à huile, forge, scierie, menuiserie, etc. dont certaines étaient mues par une rivière qui traversait le domaine. Seule une église de style baroque tardif, qui n'avait jamais été terminée et qui cachait à la fois le «Cervin du Chablais» c'est-à-dire la montagne appelée Dent d'Oche, et les trois quarts du château, fut démolie et remplacée par un jardin monumental.



7: Cheminée d'Amédée VIII, reconstruite en matériaux modernes.

Dans le traitement du paysage, Engel-Gros et Schulé conservèrent le domaine agricole et la forêt dans leur état antérieur, se contentant d'y ajouter, pour le plaisir du regard, des arbres méditerranéens, genre pins parasols, amandiers, figuiers. Autour du château ils firent une intervention forte dans le paysage, en installant notamment un jardin Art Nouveau, tout en respectant les anciennes divisions du terrain. Ce jardin Art Nouveau, par exemple, évoque par ses contours l'église qu'il remplaçait.

Lorsque les bâtiments étaient trop en ruine, ou lorsqu'ils construisirent de nouveaux bâtiments, Engel-Gros

⁵ JÉRÔME BLANC, Frédéric Engel-Dollfus, un industriel saint-simonien (Paris 2003).

⁶ LECOY DE LA MARCHE, Notice historique sur Ripaille en Chablais (Paris 1863).

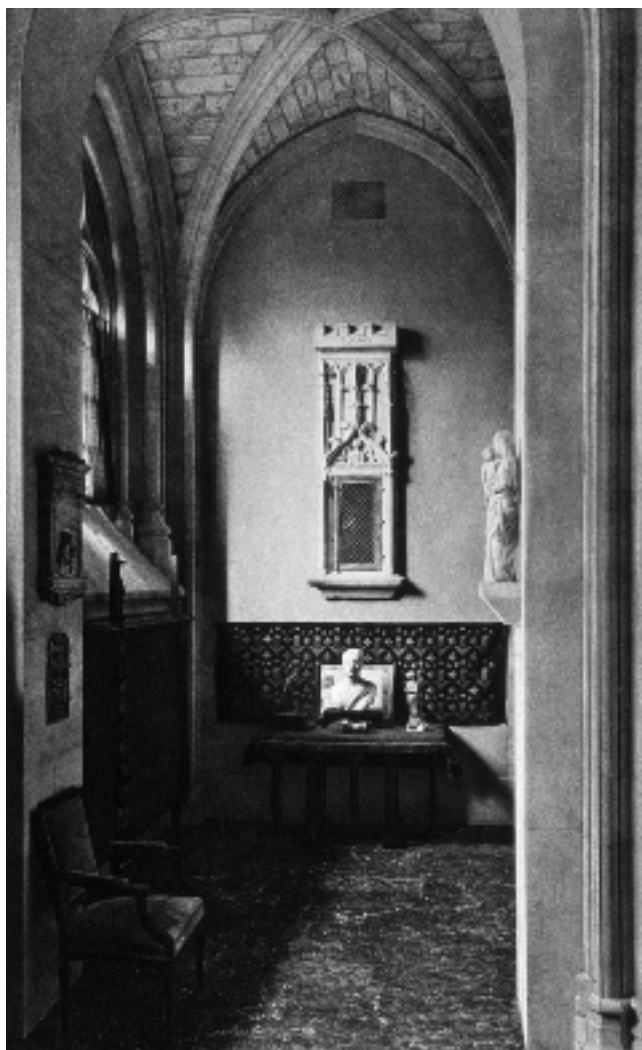
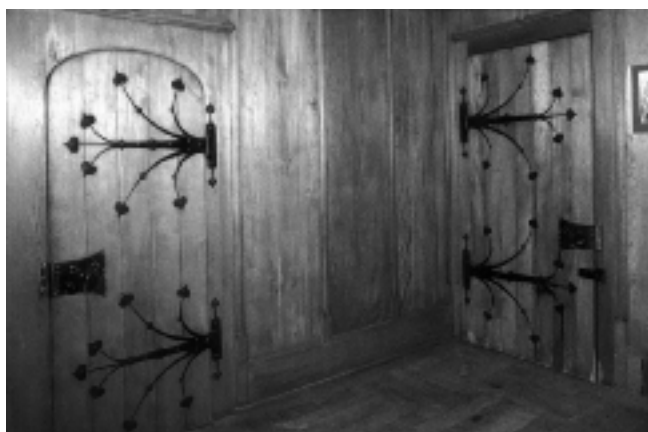
⁷ BRUCHET 1907 (cf. note 3).

et Schulé, nous allons le voir, firent des créations résolument modernes. Mais, même là, la référence au passé ne fut jamais absente. Ceci est très clair dans la restauration du château. Bien que celui-ci n'eût conservé en 1892, que les murs et une partie du toit, il était possible de reconstituer quelques éléments anciens, par exemple des fenêtres ou des cheminées (fig. 7). Un grand soin fut apporté à restaurer (avec des techniques et des matériaux modernes, il est vrai) ces éléments, et même, comme ce fut le cas des fenêtres à meneaux ou des arcs brisés, on en mit des reproductions à des endroits où ils n'y en avait pas auparavant.

Partout dans le château on trouve aussi des références empruntées à d'autres châteaux médiévaux, soit proches de Ripaille, comme celui de Sion, ou lointain comme celui de Salzbourg en Autriche. Les oriels (balcons vitrés en saillie sur une façade), les boiseries, certaines cheminées, les pentures en fer en sont des exemples (fig. 8). Dans un cas, Engel-Gros et Schulé ne se contentèrent pas de copier des motifs médiévaux vus ailleurs; d'un bâtiment médiéval en ruine situé dans un village voisin, ils récupérèrent une véritable fenêtre médiévale, qui fut placée à côté de la porte d'entrée du château.

La référence au passé était finalement très présente dans les collections gardées au château. Comme il a été indiqué plus haut, Engel-Gros voulait que sa maison fut un véritable musée, où l'on pouvait admirer les plus belles créations anciennes. Il conçut le château comme un véritable écrin pour des œuvres d'art où étaient particulière-

8: Pentures en fer copiées du Moyen Age.



9: La chapelle en 1900, avec ses objets d'art.

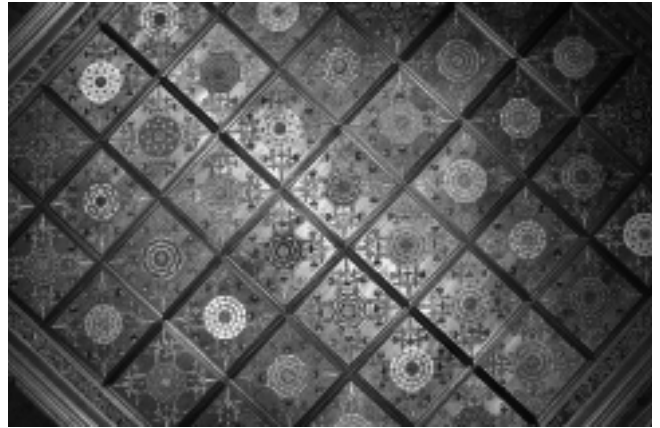
ment représentés le Moyen Age et l'Orient. Il y installa des tableaux de Rubens, des meubles anciens et des sculptures religieuses splendides, mais aussi beaucoup d'autres objets d'art et d'artisanat, allant de la dinanderie aux pièces de monnaies, en passant par les vitraux, les tapisseries flamandes et les tapis orientaux⁸ (fig. 9).

La modernité et l'Art Nouveau

Comme le souligne A. Frachon, «l'architecture du château témoigne ... du débat de son époque entre art et industrie ... L'Alsacien a voulu préserver la mémoire du château d'Amédée VIII tout en profitant des innovations techniques de son temps ... La conception de l'aspect résidentiel illustre également cette tendance de l'époque à s'attacher de plus en plus à l'idée du confort dans la maison. Celui-ci dispose du chauffage central et



10: Colonne et plafond dans la salle à manger.



11: Plafond à caissons peints.

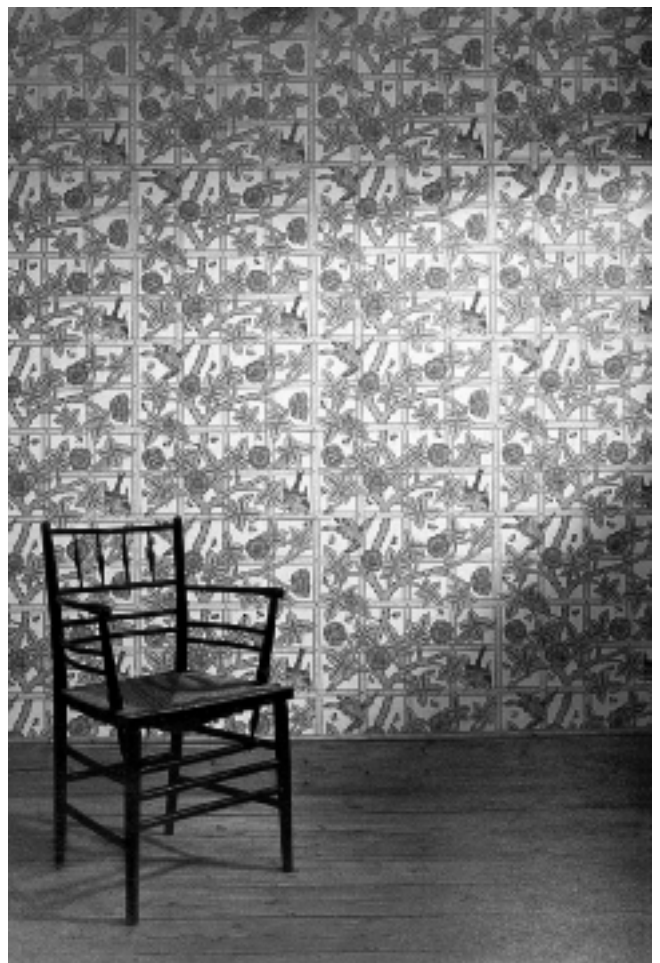
est particulièrement en avance sur son temps en matière de sanitaires.»⁹

Sur le plan des formes, et surtout à l'intérieur du château, un curieux, mais très harmonieux syncrétisme apparaît où coexistent le médiéval et l'Art Nouveau. Certes, il ne s'agit pas de l'Art Nouveau exubérant que l'on trouve dans les métros de Paris ou chez Gaudí, mais d'Art Nouveau tout de même, se rapprochant du style plus austère, plus protestant de l'Arts and Crafts anglais (fig. 10).

Typique de l'Art Nouveau est l'omniprésence des thèmes inspirés de la nature: fleurs, animaux, oiseaux, jardins. On les trouve sur des frises colorées au plafond, dans des grilles polychromes, sur un merveilleux plafond à caissons (fig. 11), sur une fontaine monumentale de Max Laeuger. Cet artiste vivait à Kandern, ville allemande proche de la frontière suisse et alsacienne, et est aujourd'hui reconnu comme un des grands créateurs du Jugendstil, dans le domaine notamment de la céramique et des jardins.¹⁰ Max Laeuger a peut-être aussi influencé la création du jardin – d'un géométrisme qui annonce peut-être le Bauhaus – que l'on trouve devant le château.

Un autre thème Art Nouveau que l'on remarque souvent est la déclinaison de la figure du carré ou de formes rectilignes paraissant d'influence japonaise.

Concevant la restauration du château comme une œuvre d'art totale, Engel-Gros attachait bien évidemment une grande importance à la manière dont il le meubla. C'est ainsi qu'à côté de magnifiques armoires et buffets anciens, il mit des meubles Art Nouveau qui furent le



12: Siège et tissu de William Morris.

⁸ EROS VICARES, Un grand collectionneur: Frédéric Engel-Gros. Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse 4, 1994/1995, 83-86.

⁹ FRANCHON 2004 (cf. note 2) 125.

¹⁰ ELISABETH KESSLER-SLOTTA, Max Laeuger 1864-1952 (Saarbrücken 1985).

produit d'achats ou de commandes spéciales. A partir de 1918, le château ne fut plus habité et son contenu dispersé. Des recherches ont permis cependant de retrouver chez des descendants d'Engel-Gros une bonne partie du mobilier qui s'y trouvait auparavant et l'on constate qu'il était à la hauteur du reste. On a retrouvé des chaises et des tissus originaux de William Morris (fig. 12), des céramiques de Théo Deck ou de Max Laeuger, une table qui paraît être de Mackintosh. On sait aussi qu'Engel-Gros fit faire pour Ripaille beaucoup de meubles par Auguste Haensler, un menuisier d'art réputé de Mulhouse.

Il reste encore beaucoup de recherche à faire au sujet de cette restauration. Mais déjà il apparaît qu'Engel-Gros et Schulé ne travaillaient pas seuls. Ils s'inséraient véritablement dans un réseau auquel appartenaient d'autres châteaux restaurés à cette époque, parmi lesquels notamment Chillon et Haut-Kœnigsburg. On sait que les mêmes artisans, suisses, allemands, français, sont intervenus dans plusieurs de ces châteaux, dont les propriétaires se connaissaient. On constate que la restauration du Château de Ripaille exprime l'influence de deux centres: la Grande-Bretagne et le «Dreieck», cette région transfrontalière où se rejoignent la Suisse, l'Alsace et l'Allemagne autour de Bâle. Finalement il faut souligner l'influence des expositions universelles de Paris de 1889 et 1900, ces grands salons de la modernité et des nouvelles formes de l'art. Engel-Gros, ainsi que plusieurs des créateurs à qui il fit appel pour la restauration de Ripaille, furent également concepteurs dans ces expositions, notamment dans les grands pavillons établis par l'entreprise de textiles DMC. On sait aussi que plusieurs éléments du château, notamment la fontaine de Max Laeuger, furent d'abord des ornements de ces expositions (fig. 13).

Zusammenfassung

Das Schloss von Ripaille liegt auf einer klimatisch begünstigten Halbinsel am Südufer des Genfersees. Seit spätestens dem 13. Jh. schätzte die Familie von Savoyen diesen Ort als Jagdrevier, und Graf Amédée VI. liess um 1371 hier eine Burg errichten, von der heute keine Spuren mehr zu sehen sind.



13: Fontaine de Max Laeuger.

Um 1434 erbaute an seiner Stelle Herzog Amédée VIII. das heute noch bestehende Schloss mit sieben Türmen. Entsprechend seinem sehr religiösen und mönchsähnlichen Leben entstand hier eine Anlage, die den Prinzipien eines Kartäuserklosters entsprach: An die Burg des Herzogs wurden im Grunde sechs kleine Burgen mit je einem Turm angebaut – für jeden der sechs mit ihm zusammenlebenden Ritter eine burgähnliche Zelle. Nach massiven Beschädigungen im Verlauf der Religionskriege wurde Ripaille zu Beginn des 17. Jh.s zu einem Kartäuserkloster mit Zellentrakt (Einzelzellen für die Mönche), Kirche und Verwaltungsgebäuden für die Gutsverwaltung der Klostergüter ausgebaut. Nach der Französischen Revolution wurde das Kloster als Nationalgut an den napoleonischen General Dupas verkauft. Er und seine Nachkommen bewohnten zwar im 19. Jh. Kloster und Schloss, doch liessen sie die Gebäude mangels Finanzen verfallen.

1892 erwarb Frédéric Engel-Gros, ein elsässischer Industrieller, das Schloss und kaufte in der Folgezeit allmählich die verstreuten Parzellen der ehemaligen Schlossdomäne zusammen, um daraus einen heute noch landschaftlich wertvollen Park einrichten zu können. 1892 bis 1903 wurden die Gebäude von Schloss Ripaille nach den damals vorhandenen Informationen und Vorstellungen über den mittelalterlichen Burgenbau rekonstruiert. Daraus entstand eine Stilmischung von Jugendstil (Art nouveau) und Neogotik.

Lange Zeit interessierten sich Besucher und Historiker mehr für die aus dem Mittelalter erhalten gebliebenen Teile als für die Veränderungen der nachfolgenden Epochen. Erst in jüngster Zeit wird das «Gesamtkunstwerk» aus der Wende vom 19. zum 20. Jh. gewürdigt, zu dem die Architekten William Morris aus England oder Max Laeuger aus Deutschland viel beigetragen haben. Die jüngsten Forschungen zu Schloss Ripaille zeigen denn, dass der Industrielle und sein Architekt Charles Schulé für ihre Rekonstruktion die Ideen von Viollet-le-Duc als Vorbild nahmen und daraus für Ripaille nicht ein Wiederaufbauen der mittelalterlichen Burg erreichten, sondern eine Neuschöpfung, bei der neue Formen und Techniken mit Elementen aus der Vergangenheit verbunden wurden.

Riassunto

Il castello di Ripaille si trova su una penisola ubicata sulla riva meridionale del lago di Ginevra. Questa zona è caratterizzata da un clima molto mite. La famiglia Savoia cominciò ad apprezzare questo luogo come zona di caccia non più tardi del XIII secolo. Intorno al 1371 il conte Amedeo VI vi fece erigere un castello, di cui oggi non vi sono più tracce visibili.

Nel 1434 nel luogo medesimo venne fatto erigere per ordine del duca Amedeo VIII il castello ancora oggi esistente, caratteristico per le sue sette torri. L'assetto di questo castello, che ricalca i canoni architettonici dei conventi dell'ordine monastico dei certosini, rispecchia molto la vita religiosa e monastica del duca Amedeo VIII. In aggiunta al castello del duca vennero eretti sei castelli di dimensioni più ridotte, ciascuno dotato di una torre. In questi castelli, più simili a delle

celle monastiche, convivevano insieme al duca sei cavalieri.

A causa degli ingenti danni subiti durante le guerre di religione, Ripaille venne trasformato agli inizi del XVII secolo in una certosa, dotata di un'ala adibita alle celle (singole celle per i monaci), di una chiesa e di alcuni edifici per l'amministrazione dei beni del convento. Dopo la rivoluzione francese il convento fu venduto come bene nazionale a Dupas, un generale di Napoleone. Nonostante nel XIX secolo il castello e il convento funsero da residenza per il generale ed i suoi discendenti, gli edifici, a causa della scarsità di finanze, cominciarono a cadere in rovina.

Nel 1892 Frédéric Engel-Gros, un industriale alsaziano, acquistò il castello ed in seguito, poco a poco tornò in possesso anche dei vari lotti di terreno che un tempo comprendevano il demanio castellano, per poterli trasformare in un parco che ancora oggi nel suo insieme arricchisce il paesaggio. Dal 1892 fino al 1903 gli edifici del castello di Ripaille furono ricostruiti in base alle informazioni e i concetti allora noti sui castelli medioevali. Questi interventi portarono alla creazione di un'opera architettonica che nel suo insieme univa varie espressioni artistiche come lo stile liberty e quello neogotico.

Per lungo tempo l'attenzione dei visitatori e degli storici era rivolta soprattutto verso le parti architettoniche medioevali ancora esistenti, mentre le varie trasformazioni avvenute nel corso dei secoli rimasero nelle penombra. Solo in tempi più recenti, grazie soprattutto ai contributi dell'architetto inglese William Morris e dell'architetto tedesco Max Laeuger crebbe anche l'apprezzamento verso quell'opera architettonica nata dalle trasformazioni attuate a cavallo tra il XIX ed il XX secolo. I recenti studi fatti sul castello di Ripaille hanno dimostrato che il modello seguito dall'industriale e dal suo architetto Charles Schulé, per attuare la ricostruzione degli edifici, ricalca le idee di Viollet-le-Duc. Tuttavia dall'esito di questi interventi non risorse il castello medioevale di Ripaille, bensì un'opera architettonica che raccoglie forme e tecniche nuove incastonate negli elementi del passato.

Christian Saladin, Origlio/Basilea

Resumaziun

Il chastè da Ripaille è situà sin ina peninsla cun in clima favuraivel a la riva meridiunala dal Lai da Genevra. Dapi il pli tard il 13avel tschientaner appreciava la famiglia da Savoia quest lieu sco revier da chatscha. Il 1371 ha cont Amédée VI. laschà bajegiar qua in chastè, dal qual ins na vesa oz nagut pli.

Enturn il 1434 ha duca Amédée VIII. construi là il chastè cun set turs ch'exista anc oz. Confurm a sia vita monastica fitg religiosa correspundeva il bajetg als principis d'ina chartusia: il chastè dal duca è vegnì engrondì cun sis chastels pitschens cun mintgamai ina tur. Uschia aveva mintga chavalier che viveva ensem cun il duca sia atgna cella en furma da chastè.

Suenter donns massivs durant las guerras da religiun è Ripaille daventà a l'entschatta dal 17avel tschientaner ina chartusia cun in tract da cellas (cellas singulas per ils paders), baselgia e bajetgs per l'administraziun dals bains claustrals. Suenter la Revoluziun franzosa è la claustra vegnida vendida sco bain naziunal al general Dupas, in schuldà da Napoleun. Il 19avel tschientaner han el e ses descendents abità en la claustra ed en il chastè, ma els han laschà ir en ruina ils bajetgs per mancanza da daners.

Il 1892 ha Frédéric Engel-Gros, in industrial alsazian, acquistà il chastè e cumprà plaun a plaun las parcelas da l'anterior bain per pudair far ordlonder in parc cun ina cuntrada ch'è anc oz da gronda valor. Dal 1892 fin il 1903 èn vegnids reconstruids ils bajetgs dal chastè da Ripaille tenor las infurmaziuns ed ideas existentas da lez temp davart la construcziun da chastels medievals. Il resultat è ina maschaida da jugendstil (Art Nouveau) e neogotica.

Ditg èn ils visitaders ed istorichers s'interessads pli fitg per las parts conservadas dal temp medieval che per las midadas da las epocas sequentas. Pir il davos temp vegn valitada era la «ovra d'art totala» da la sava dal 19avel al 20avel tschientaner, a la quala ils architects William Morris da l'Engalterra u Max Laeuger da la Germania han contribuì bler. Las ultimas perscrutaziuns en connex cun il chastè da Ripaille mussan che l'industrial e ses architect, Charles Schulé, èn suandads las ideas da Viollet-le-Duc per la reconstrucziun. Els n'han betg sim-

plamain rebajegià il chastè medieval, mabain han cuntanschì ina novaziun che collia furmas e tecnicas novas cun elements dal passà.

Lia Rumantscha, Cuira/Chur

Crédit des illustrations:

1–13: Louis Necker

Adresse:

Dr Louis Necker
5, rue Rodolphe-Toepffer
1206 Genève
E-mail: lpnecker@bluewin.ch

Hinweis der Redaktion

Schloss Ripaille, das Städtchen Yvoire und die Ruine Château-Vieux des Allinges besuchte der Schweizerische Burgenverein im Rahmen seiner Herbstexkursion am 24. Oktober 2004. Den ExkursionsteilnehmerInnen möge dieses Heft deshalb nachträglich noch als ausführliche Exkursionsunterlage dienen, zur Erinnerung oder zur Vertiefung des damals Gehörten und Gesehenen.

Le bourg d'Yvoire au début du XIV^e siècle

par Laetitia Toullec

Il nous est permis de connaître tout ce qui s'est passé à Yvoire au début du XIV^e siècle sur une période de trente ans environ, et ce grâce à des documents étonnamment abondants et bien conservés:

- *l'Acte d'échange* du village d'Yvoire entre son seigneur et le comte de Savoie en 1306;
- *les comptes de châtelainie*;
- *les comptes d'œuvre*, documents extrêmement rares en Savoie, qui donnent tous les détails sur les matériaux, les ouvriers, ainsi que leurs origines;
- *la charte de franchise* concédée en 1324;
- *l'extente de 1334*, une sorte de recensement de la population soumise au comte avec ses terres cultivées et les parcelles habitées;
- *la Mappe Sarde du XVIII^e siècle*, où le plan du village médiéval et les parcelles agraires sont encore très lisibles, et où certains noms de lieux du XIV^e siècle ont subsisté.

Les causes de la fortification

Du XII^e au XV^e siècle, période où l'activité du Léman fut la plus intense, toutes les régions qui le bordent avaient pour objectif le contrôle du trafic international en particulier entre l'actuelle Italie et le Saint Empire, la France, la Bourgogne. A la fin du XIII^e siècle, elles sont bouleversées par les luttes politiques, les souverains cherchant à tout prix à obtenir le plus possible de ports de commerce et chacun voulant tendre à la cohérence d'un territoire. Sur la rive sud, les guerres des comtes de Savoie contre les comtes de Genève et les dauphins de Viennois par l'intermédiaire du Faucigny furent à la source de l'imprécision des frontières.

Des ports ont été fortifiés et équipés par les trois belligérants: à l'est, Villeneuve, fondée en 1214, était le port militaire de la flotte savoyarde et comprenait un arsenal et des magasins. Les galères venaient s'y ravitailler en vivres, en machines de guerre, en munitions. Chillon, tout près, siège du bailli de Chablais, fut la principale place forte savoyarde de la région, installée sur un point

stratégique. C'est le bailli qui permet l'envoi des renforts par le lac (galères chargées de machines et d'hommes) vers Yvoire, en particulier en août 1307 lors de la prise du château de Rovorée, voisin et ennemi.

C'est la revendication de l'héritage de Pierre II de Savoie qui motiva les conflits du début du XIV^e siècle au sud du Léman. Son mariage avec Agnès de Faucigny en 1233 devait renforcer la présence savoyarde autour de Genève. N'ayant pas de véritable domaine personnel, ses prises dans la région devaient à force de patience, par un jeu d'alliances, d'influences et de diplomatie, lui en constituer un. En effet, Pierre de Savoie n'était alors pas destiné à devenir comte un jour ...

Aymon II avait, dans son testament, institué l'enfant de sa fille Agnès et de Pierre de Savoie, unique héritier de son domaine, le Faucigny. Ceci à dessein de renforcer les liens avec la Savoie. Or, cet enfant est une fille, Béatrice, et on la marie au comte de Viennois. Et le Faucigny sort du contrôle de la Maison de Savoie ... Une longue période de guerres commence alors à la mort de Pierre II en 1268, où la Savoie cherche à tout prix à éviter l'incursion du Dauphiné sur les bords du Léman et à récupérer le Faucigny ...

Amédée V est le comte de Savoie qui régna entre 1285 et 1323. C'était un excellent chef de guerre et un grand chef d'Etat. Son souci était de faire de son territoire un comté important et d'être considéré comme un chef d'Etat équivalent aux souverains européens de son temps. L'ambition était tenable, car le XIII^e siècle fut une période de forte expansion pour le Comté de Savoie. Les conquêtes de Pierre de Savoie coïncident d'ailleurs avec l'ascension fulgurante du pays au niveau européen.¹

Il fortifie et fonde une série de villes neuves sur le Léman.² Par exemple, Morges en 1285/86, qui

¹ B. ANDENMATTEN / D. DE RAEMY, *La Maison de Savoie en Pays de Vaud* (Lausanne 1990).

² R. MARIOTTE-LOBER, *Ville et seigneurie: les chartes de franchises des comtes de Savoie, fin XII^{ème} siècle–1343* (Annecy 1973).

concurrence Lausanne, Rives en 1295 (près de Thonon), la Touvière en 1302 ou encore, Yvoire en 1306, à un point stratégique entre le «grand» et le «petit» lac, et Rolle en 1318. Ses adversaires font de même avec Gaillard, Lullin, Coppet, Bonne en Faucigny, etc.

Amédée V profite d'une trêve pour acquérir le village d'Yvoire et la maison forte d'Anthelme de Compey qui vient de mourir. Il conclut le 29 août 1306 un échange avec Henri de Compey, tuteur des enfants de son frère Anthelme, avec une châtelainie de taille équivalente.³

Un point de vue idéal

Entre Nernier et Rovorée, Yvoire est sur la pointe la plus avancée dans le lac et est orientée plein nord. La vue est parfaitement dégagée, si bien que par temps clair, la rive septentrionale apparaît très nettement. Nyon, Prangins et Rolle s'échelonnent en face.

Mais ce n'est pas vraiment pour observer la rive vaudoise de son frère Louis qu'Amédée V est attiré par Yvoire. L'intérêt principal est de pouvoir surveiller toute la navigation lacustre qui passe par le goulet formé par le cap où se trouve Yvoire et de l'autre côté celui qui est à l'est de Prangins. Car ce resserrement correspond à l'entrée du «petit lac» à l'ouest en direction de Coppet, Versoix, Hermance et Genève, et s'ouvre sur le «grand lac» vers Rolle, Thonon, Lausanne, Evian, Vevey et Chillon. Cette position permet au comte de Savoie d'affaiblir Genève.

La fortification du bourg

Les travaux de fortification du château et du bourg ont duré dix ans, de 1306 à 1316 environ.⁴ Le comte de Savoie exerçait et contrôlait le droit de fortification grâce aux comptes tenus par le châtelain qu'il avait nommé sur place (les comptes de châtelainie et les comptes d'œuvre). La guerre les interrompait souvent et même causait des dégâts matériels qu'il fallait sans cesse réparer. L'unité de style des fortifications traduit cependant une grande rapidité d'exécution des travaux sous la pression du danger.

A la date de son acquisition, une maison forte se dresse sur le promontoire. Or, elle est obsolète, ou trop petite, ou mal placée ... Et elle va finir par s'effondrer en 1323/24.⁵ Il n'en reste aujourd'hui que quelques fondations près du donjon⁶ et les saignées du pont-levis, à l'ouest de celui qui a été fait au XIV^e siècle.

Le château d'Yvoire

Outre les renseignements fournis par les comptes de châtelainie et les comptes d'œuvre quant à la construction du château, les descriptions s'appuient sur les observations du baron François d'Yvoire⁷, d'Emile Vuarnet⁸ et Louis Blondel⁹.

Le nouveau donjon à la silhouette massive occupe une surface de 25 m 50 à 26 mètres sur 14 m 90 à 15 m 10. Les murs sont en appareil irrégulier de molasse. Un



1: Le château d'Yvoire.

corps de bâtiment accolé sur sa face sud a été rajouté postérieurement.

C'est une très grosse tour rectangulaire de quatre étages, avec des murs de 2 m 30 à la base et 1 m 10 au sommet, les murs intérieurs étant en retraits successifs d'étage en étage.¹⁰ Il est haut de 19 mètres à l'égout, 30 mètres au faite. Sa toiture en mitre est comparable à celle de Troches à Douvaine ou de Beauregard à Chens-sur-Léman. Ce type de tour correspond à la troisième et dernière période définie par Louis Blondel, de 1268 au milieu XIV^e siècle: la période ogivale des châteaux de plaine.¹¹ Sa forme est régulière, comme beaucoup de châteaux de plaine, et les transformations sous Amédée V illustrent les nouveaux procédés de fortification des châteaux en zone la-custre.¹²

Rez-de-chaussée

Le rez-de-chaussée n'est pas accessible de l'extérieur; il est éclairé par douze étroites meurtrières, le sol est en terre battue. C'est une sorte de cave qui devait servir d'arsenal et on y descendait par une trappe. Quatre piliers quadrangulaires massifs, dont un subsiste, et deux demi-piliers adossés au mur portent cinq ogives soutenant la poutraison.

La voûte du cétour¹³ est faite en molasse et elle contient alors un double escalier d'accès de dix pieds de large et vingt-sept marches pour l'un et trente et une marches pour l'autre.

Premier étage

Au premier étage, l'*aula*¹⁴ était carrelée et largement éclairée par des fenêtres à meneaux et à sièges en tuf, agréablement moulurées et ornées, dont quelques saignées subsistent, sur les murs extérieurs.¹⁵ Elles illustrent une évolution typique du XIV^e siècle dans les châteaux savoyards, car au XIII^e siècle encore, les châteaux étaient éclairés de fenêtres romanes alors que les édifices religieux étaient percés de baies gothiques.¹⁶

Au milieu de la façade septentrionale, une large porte ogivale, aujourd'hui murée, fut d'abord l'unique entrée du donjon; elle était surmontée d'un judas et fermée par deux barres de chêne. Elle donnait sur un pont ou une galerie de bois facile à détruire en cas de danger.

Aux extrémités, est et ouest, il y avait deux cheminées monumentales en vis-à-vis, larges d'environ 4 m 50.

En 1320–1322, le châtelain fait construire une chambre *in aula inferiori*, côté ouest, en montant une cloison.¹⁷ Ces cloisons sont faciles à déplacer et à refaire pour agencer plus confortablement les grandes salles.

Deuxième étage

Au deuxième étage, l'*aula superior* était largement éclairée de tous côtés, par des fenêtres de même facture qu'à l'étage inférieur. Elle était chauffée par deux cheminées en pierres de molasse¹⁸ de même modèle que celle du premier étage,¹⁹ mais moins grandes. Fenêtres et cheminées étaient décorées de sculptures sobres d'un heureux effet.²⁰ Aucune trace des escaliers primitifs, qui devaient être larges et trouser les dallages et les plafonds.

³ Archives Départementales de Haute Savoie, cote SA 80^{bis}.

⁴ Archives Départementales de Savoie SA 15739 à SA 15743.

⁵ ADS SA 15743, 7^{ème} peau.

⁶ Mises au jour en 1925 durant les travaux faits par Félix d'Yvoire dans le donjon. Voir E. VUARNET, Histoire de la ville d'Yvoire. Académie Salésienne (Thonon 1930).

⁷ F. D'IVOIRE, Le château d'Yvoire. Cahiers de Savoie (1945) 1^{er} et 2^{ème} trimestres.

⁸ Cf. note 6.

⁹ L. BLONDEL, Châteaux de l'ancien diocèse de Genève. Mémoires et documents de la société d'Histoire et d'archéologie de Genève VII série in-4 (Genève 1978).

¹⁰ D'YVOIRE 1945 (cf. note 7).

¹¹ B. DEMOTZ / A. PERRET, Châteaux forts de Savoie. Numéro spécial de L'Histoire en Savoie (Chambéry 1982).

¹² DEMOTZ/PERRET 1982 (cf. note 11).

¹³ Cétour: cellier, cave, au sous-sol, parfois avec aérations, accessible par une trappe.

¹⁴ Aula: terme latin désignant le logis, la grande salle ou salle principale du château. C'est habituellement une salle d'audience, exceptionnellement une salle de réception, c'est pourquoi la décoration soignée exalte les qualités militaires du châtelain. L'aula est en général largement éclairée de fenêtres obturées par du papier huilé.

¹⁵ D'YVOIRE 1945 (cf. note 7).

¹⁶ BLONDEL 1978 (cf. note 9).

¹⁷ ADS SA 15743, 2^{ème} peau.

¹⁸ Molasse: sorte de sous-sol formé de pierre calcaire mêlée d'argile et de sable, complètement infertile et impénétrable aux racines des plantes.

¹⁹ ADS SA 5711 ligne 21: *et pro follerus quatuor chaminatarum* sous la rubrique *Lapides molacie*. Les quatre foyers de cheminée sont mentionnés à la suite d'autres travaux dans le donjon.

²⁰ D'YVOIRE 1945 (cf. note 7).

Troisième étage

Le troisième étage était consacré à la défense et servait de tour de vigie. Les murs sont épais de 90 centimètres, mais un trottoir intérieur d'un mètre était ménagé pour disposer sans charger les charpentes, les lourds engins de guerre ou les munitions accumulées. Le sol est pavé de cailloux roulés.²¹

Des blocs de tufs sont disposés en assises régulières, surmontés par une épaisse corniche de mêmes matériaux. Sous la dite corniche, vingt larges ouvertures couvertes de cintres surbaissés donnaient accès aux hourds²² ou mâchicoulis de bois qui couronnaient les murs. Il y avait d'étroites meurtrières entre ces «portes» qui permettaient les tirs des arbalétriers.²³

Les pentes du toit se terminaient par des chéneaux en bois récupérant les eaux de pluie.²⁴ D'importants débris des mitres de cheminées en tuf ont été découverts par François d'Yvoire. Celui-ci, en 1939, a fait refaire le toit «comme au XIV^e siècle» mais en utilisant une couverture de tuiles et non de bardeaux.

Les échauguettes²⁵ en encorbellement que l'on voit actuellement remplacent depuis l'époque moderne les échiffres²⁶ en bois. Leur position en saillie avait pour objectif d'augmenter leur champ d'observation.

La prison, les écuries, les latrines et la vieille tour ont aujourd'hui disparu. Elles étaient dans l'enceinte du château. Du donjon médiéval ne subsiste que la silhouette. Abandonné et ruiné à la fin de l'époque moderne, il n'a repris vie que vers 1925, lorsque l'un des propriétaires, le baron d'Yvoire déjà évoqué, l'a rendu habitable pour lui et sa famille ...

Les remparts du château et de la ville

La construction des remparts s'est faite en deux temps: d'abord, les terrassiers et les maçons ont creusé les fossés et construit un glacis²⁷, surmontés d'une palissade de bois. Ensuite, ces palissades provisoires ont été petit à petit remplacées par des murs maçonnés.

Un fossé sépare le château du bourg. Emile Vuarnet et Louis Blondel pensent qu'il servait de port intérieur comme à Chillon, fermé par des chaînes et où s'abritaient les bateaux du village.²⁸

De 1312 à 1315, le maçon *Heremand* aménage dans le fossé autour du château un glacis, qui devait être surmonté de claies et de palissades:

«*Libravit Heremando lathomo pro quadraginta teisis pesonium factarum in fossato castri pro glacerio faciendovidelicet viginti teisis de longitudine et duabus de altitudine quolibet teisa decem solidis sex denariis: 21 lb.*»²⁹

Il s'agit d'une assise de pierres maçonnées descendant au fond du fossé de l'intérieur du château vers l'extérieur, retenant la terre et consolidant la base des murailles de pierres qui seront construites par la suite.

L'enceinte ovale qui entourait le château existe encore, notamment le mur nord qui plonge dans le lac. A l'ouest, un pont-levis permettait l'accès au château, au bord du lac, à l'entrée du fossé.

La palissade était surmontée d'échiffres et jalonnée de *chaffals*³⁰. Par la suite, la courtine crénelée en pierres était toujours surmontée de coursières pour pouvoir y circuler et y placer des engins de guerre.³¹ Alors que les mâchicoulis sont déjà connus en France, les maîtres d'œuvre savoyards y sont réticents et ne profitent pas des progrès dus à la taille de la pierre; le système des coursières en bois et des palissades présente à leurs yeux l'immense avantage d'être faciles à remplacer, peu coûteuses et démontables.³²

Un large périmètre autour du château devait avoir été ménagé pour préserver le mieux possible les habitants des combats destructeurs et pour permettre les éventuelles manœuvres des garnisons appelées en renfort de temps à autre. Emile Vuarnet fait remarquer à ce sujet que l'on tirait depuis les remparts du château des pierres de cent kilos à soixante-quinze mètres de distance à l'aide des «mangonneaux» ou balistes.³³

L'enceinte du bourg

Le bourg est entièrement contenu dans une enceinte doublée d'un fossé. Cette enceinte présente quatre pans de murs. Le mur était épais de cinq pieds, soit environ 1 m 50 et atteignait une hauteur de cinq mètres voire dix mètres du côté de l'église, là où la dénivellation était la plus importante, avec jusqu'à 4 ou 5 mètres de fondations.³⁴ Il était plus large à la base, consolidé par un gla-



2: Le rempart du côté de la porte de Nernier.

cis et se rétrécissait régulièrement jusqu'à mi-hauteur, puis montait droit jusqu'en haut. Il était crénelé: un pan subsiste près de la porte de Nernier en direction de la porte de Rovorée. Six merlons très abîmés dont un sur deux est percé d'une archère, subsistent à son sommet.

Maison Canton

Sur la rive nord, deux tours surveillaient le lac: la plus proche du château est celle qu'on appelle depuis l'époque moderne la *maison Canton*. Sur sa face septentrionale, elle est ornée d'une fenêtre à meneaux entourée d'un boudin de molasse taillée, avec au-dessous un cul de lampe taillé en relief. Cette fenêtre est de même style et de même époque que les anciennes fenêtres du donjon dont des vestiges sont encore visibles sur la face nord.

Maison Novel

En dessous de l'église, au bord du lac, la deuxième tour, appelée la *maison Novel*, était surmontée au ras de la toiture d'une corniche en tuf taillé.³⁵ Mais elle est en ruines depuis le début du XX^e siècle. Il n'en reste plus que les fondations et une porte donnant sur le lac.

Sur la rive ouest, l'actuel embarcadère, il n'y avait vraisemblablement aucune courtine, mais des pieux de chêne étaient fichés dans le lac tout le long de la rive où se tient le bourg.

Ils étaient destinés à empêcher l'ennemi d'approcher. On retrouve l'emploi de cette technique autour d'autres for-

teresses lacustres. Par exemple, la Savoie en a fait planter quatre cents devant Coppet. Les vagues arrachaient parfois ces pieux et sapaient les fondations des murailles au pied du château. C'est pourquoi les défenses sur le lac demandaient un entretien régulier.

²¹ D'YVOIRE 1945 (cf. note 7).

²² Hourd: sorte de galerie en charpente que l'on posait au Moyen Âge comme ouvrage de défense au sommet des courtines et des tours. Les uns étaient mobiles, placés seulement en temps de guerre, les autres à demeure, liés aux murs par de la maçonnerie et couvert d'ardoises. En Savoie on les couvrait sans doute de bardeaux. Les hourds sont en encorbellement au sommet des murs de défense pour permettre d'en défendre les pieds.

²³ D'YVOIRE 1945 (cf. note 7).

²⁴ ADS SA 15742, 7^{ème} peau, compte de Peronet de Chastillon: *Item una magna canali longitudinis triginta octo pedum empta et porta in domo veteri ad portandum aquam extra muros: 3 s.*

²⁵ Echaugette: guérite en pierre élevée en encorbellement sur l'angle d'un château fort, d'une muraille, pour en surveiller les approches.

²⁶ Echiffre: guérite en bois sur un rempart.

²⁷ Glacis: (fortification) terrain découvert aménagé en pente douce à partir des éléments extérieurs d'un ouvrage fortifié. A Yvoire, le glacis encore bien conservé est en pierres liées au mortier.

²⁸ VUARNET 1930 (cf. note 2).

²⁹ ADS SA 5710, 1^{ère} peau.

³⁰ Chaffal: bastion sur un pont pour en défendre l'entrée. Construction en bois à plusieurs étages avec murs en torchis et en tuiles (tuiles de bois en Savoie).

³¹ VUARNET 1930 (cf. note 2) 27.

³² R. BRONDY / B. DEMOTZ / J.-P. LEGUAY, La Savoie de l'An Mil à la Réforme.

³³ VUARNET 1930 (cf. note 2) 27.

³⁴ VUARNET 1930 (cf. note 2) 26.

³⁵ VUARNET 1930 (cf. note 2).

Les tours portes

Elles ont été refaites en pierres en 1314/15, pour remplacer les ouvrages précédents, en bois.³⁶ L'une, à l'ouest, est appelée *porte de Nernier*, l'autre, à l'est, est appelée *porte de Rovorée*, chacune étant orientée vers ces deux localités voisines.

Les tours, en pierres provenant des champs du lieu-dit *Bena* avec chaînages d'angles en grosses pierres de calcaire ou de molasse, sont quadrangulaires et mesurent environ cinq mètres sur six à la base. Elles avaient deux étages de bois reposant sur l'épaisseur des murs en retraits successifs. Les tours étaient percées d'archères défendant les portes; il en reste deux au-dessus de la porte de Nernier, une à chaque étage, donnant sur le pont, et une de chaque côté donnant sur le fossé. Les tours étaient couvertes de toits à quatre pans en bardeaux, aujourd'hui disparus.

3: La porte de Nernier.



Les portes sont ogivales avec des arcs en molasse. Elles avaient du côté extérieur deux vantaux de bois dont on voit encore les gonds sur la porte de Nernier, qui se rabattaient à l'intérieur le long du couloir formé par la base de la tour.

Elles étaient également pourvues de herses que l'on abaissait. On les reconnaît par l'existence des rainures de guidage verticales larges d'une vingtaine de centimètres, aménagées dans l'épaisseur des murs du côté de la ville.³⁷

Pour passer les fossés, un pont dormant en bois que l'on détruisait par le feu en cas de danger ou un pont roulant que l'on retirait. Rappelons qu'en France, les ponts basculants apparaissent au XIII^e siècle et le type du pont-levis se perfectionne au début du XIV^e siècle. Peut-être la technique n'était-elle pas encore rôdée en Savoie.³⁸

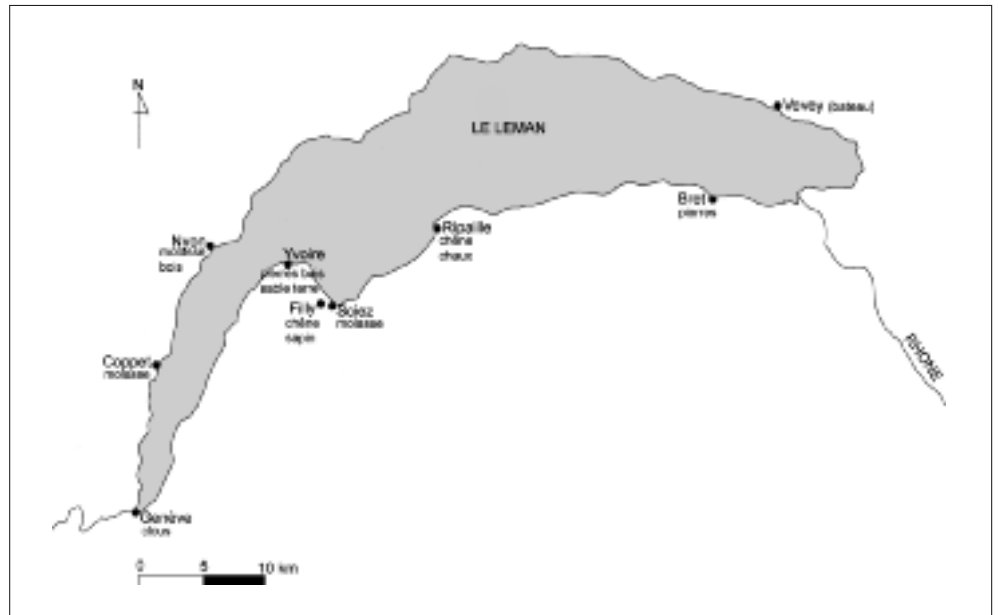
Le front compris entre deux tours a sa longueur réglée d'après la portée des arbalètes qui doivent croiser leur tir dans l'intervalle d'une tour à l'autre. De là une limite de quarante mètres environ. Entre les deux portes, une tour avait été élevée dans l'angle léger formé par les courtines au sud du bourg, mais elle a disparu. Cependant, Emile Vuarnet en a observé des traces: «Entre les deux portes s'élevait une tour ronde dont les vestiges subsistaient encore en 1871 (note: communiqué par feu M. François Gervais, ancien maire d'Yvoire. Cette tour s'élevait dans la cour de la maison Champoury. On en voit encore les fondements arasés en 1930) [elle] était éloignée de cent pas, soit d'une portée de mangonneau, de chacune des portes de la ville.»³⁹

Entre les deux portes, une portion du fossé est remplie d'eau grâce à un canal en provenance du Mercuble, un ruisseau qui coule à l'ouest de la châtelainie. Le bourg semble très bien protégé, il est entièrement clos.

Les matériaux

Le bois

Trois essences seulement sont mentionnées dans les comptes d'œuvre: le chêne, *quercu*, pour les menuiseries luxueuses et les défenses importantes, le sapin, *spina*, en grosse majorité, pour les palissades et défenses diverses, et exceptionnellement le noyer, *noerum*.



4: Carte de la provenance des matériaux.

La pierre

Les hommes du Moyen Age connaissaient certaines variétés de pierres, et savaient les nommer dans les documents comptables. Toutefois, ils ne le faisaient pas systématiquement, car nous avons trouvé des précisions sur la grosseur des pierres plus souvent que sur leur variété. Ils connaissaient la *molacia* (molasse) qu'ils faisaient venir de Nyon et Coppet, et le *stufus* (tuf⁴⁰).

Tous les ouvrages sont faits d'un appareil irrégulier de pierres scellées par du mortier. La taille des pierres demeure exceptionnelle à Yvoire: la plupart du temps, les ouvriers cassaient les blocs erratiques dans les champs autour du village pour monter les appareillages irréguliers des murs.

Des *perrières* (carrières) de molasse réputées étaient exploitées sur les bords du Léman. Principalement à Nyon et Coppet sur la rive nord, mais aussi près de Saint-Gingolph et à Sciez sur la rive sud. Des barques sillonnaient le lac pour les transporter.

Le métal

Il s'agit principalement des clous vendus en gros, *clavini*, *tachetes*, *grossi clavi*.

Les *clavini*: ils sont vendus par mille, vingt-trois deniers le millier. Ils étaient utilisés en charpente et en toiture pour fixer les lattes sur les chevrons, et les bardeaux sur les lattes.

Les *grossi clavi*: ces gros clous étaient utilisés pour ferrer les planches, et coûtent trois deniers la douzaine.

Les *tachetes*: vendus six deniers la livre, ils sont destinés aux ferrures de la porte du château, sans doute celle qui donne sur le fossé. En effet, pour rendre une porte invulnérable contre les coups de haches ennemies, on les garnissait de clous, qui devaient donc être énormes.

Les ouvriers et les artisans

Les comptes d'œuvre mentionnent les salaires des ouvriers, à la journée ou à la tâche. Les manœuvres, *manuoperarii* ou *operarii*, et les porteurs de hottes, *otteriorii*, alimentaient le chantier en matériaux, cassaient les pierres dans les champs, aidaient les artisans dans toutes sortes de tâches. Certains étaient des habitants d'Yvoire mais nous ne savons rien d'eux.

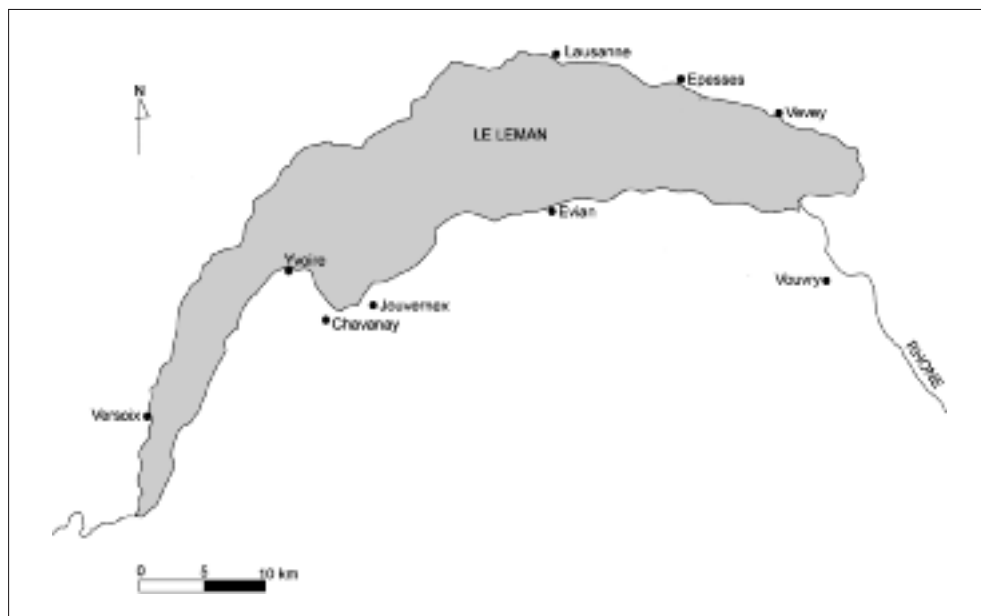
³⁶ ADS SA 5710, (3^{ème} compte) 9^{ème} peau: voir *Porta burgi*.

³⁷ Jean Mesqui remarque la position d'une herse en arrière des vantaux de la tour porte d'Arques-la-Bataille au début du XII^e siècle et la qualifie d'unique dans l'histoire de la fortification, présumant que cette herse fut ajoutée postérieurement. J. MESQUI, La fortification des portes avant la Guerre de Cent ans, essai de typologie des défenses des ouvrages d'entrée avant 1350. Archéologie médiévale XI, 1981 (Caen) 206.

³⁸ MESQUI 1981 (cf. note 37).

³⁹ VUARNET 1930 (cf. note 2) 28.

⁴⁰ Tuf: roche légère et poreuse formée par des concrétions calcaires déposées dans les sources ou les lacs ou d'origine volcanique (cendres de volcan cimentées). Dans nos régions il s'agit de la première définition.



5: Origines géographiques des artisans.

En revanche, les noms des artisans sont souvent indiqués et nous avons pu établir une carte de leurs origines géographiques. Ils viennent de tout le pourtour du Léman.

Une trentaine de noms d’artisans sont cités à la fois dans les comptes d’œuvre et les comptes de châtelainie: sept charpentiers dont Girod Champurry, le «Chapuy» (charpentier) d’Yvoire, et Jacquet Malliet, de Versoix; une vingtaine de maçons environ, dont deux d’Yvoire, Guillaume Du Chêne et Nicolet Cullo, ainsi que Heremand ou Erimand, déjà repéré par Monique Constant sur des chantiers chablaisiens et qui, d’après elle, serait originaire de Thonon⁴¹; cinq terrassiers dont aucun n’est localisé, cependant le nom de Guillaume Arincinge semble assez connu.

Un maçon maître d’œuvre peut gagner jusqu’à 2 sous (= 24 deniers) par jour, mais un maçon gagne en moyenne 18 deniers par jours. Les charpentiers sont plus souvent rémunérés à la tâche mais ils gagnent 12 deniers à 18 deniers par jour. Les terrassiers sont presque considérés comme des ouvriers et ne perçoivent guère plus que 8 à 12 deniers par jour. Les carriers, quant à eux, reçoivent 7 ou 8 deniers et les ouvriers, selon les tâches, peuvent espérer entre 4 et 12 deniers par jour.

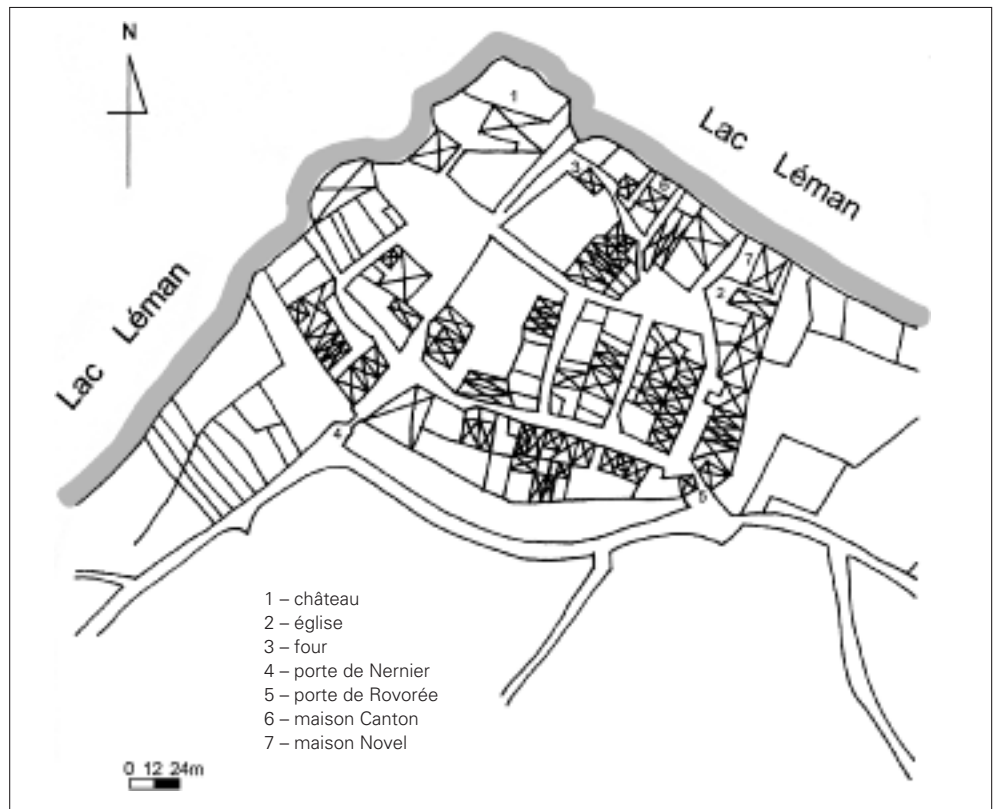
Les maisons du village

Ce plan a été décalqué sur la mappe sarde de 1728–1738 (échelle admise: 1/2400).⁴² C’est pourquoi les fossés du château et de la ville n’apparaissent pas. Les maisons sont marquées d’une croix.

Le four est la construction la plus proche du château côté est. Le grand bâtiment au bord du lac au sud-ouest du château est la tuilerie du château installée au XVI^e siècle. Il en reste aujourd’hui deux pans de mur.

La seule maison du XIV^e siècle qui soit encore debout est celle qu’on appelle la «Maison Canton» du nom de son propriétaire en 1730.⁴³ C’est une tour de deux étages comprenant deux chambres; son toit est à quatre pans et devait être à l’origine couvert de bardeaux. Les murs sont en molasse et la fenêtre à meneaux qui donne sur le lac est encadrée de boudins taillés. Une corniche sépare les deux étages. Sa façade sur rue (le chemin d’accès) est large de 10 mètres et son côté (sud et nord) l’est de 12 mètres.

La plupart des maisons étaient sans doute en bois et n’ont pas été conservées. Le parcellaire est cependant toujours lisible car les maisons actuelles ont été bâties sur les fondations des précédentes. Sur la mappe sarde, on distingue nettement la forme allongée des maisons, dont la façade donnant sur rue est la plus étroite possible. La première raison est que la portée de l’entrait détermine la largeur de la maison, la profondeur étant



6: Yvoire au XVIII^e siècle:
Mappe sarde.

7: La maison Canton. Les fenêtres du château étaient
sur le même modèle.



définie par le nombre de travées entre les entrails.⁴⁴ La deuxième est que la redevance du toisé, un impôt sur la largeur des façades, est calculée selon la longueur des parcelles. Du côté de l'église, le long du rempart est et sur la rive nord, les maisons sont plus grandes et sans doute plus riches: leurs façades atteignent presque 20 mètres (en mesurant sur la mappe sarde). Les autres, dans la zone centrale en particulier, ont des façades bien plus étroites: 5 à 10 mètres.

L'église et le moulin ont été refaits au début du XIV^e siècle. Le moulin, disparu depuis longtemps, devait être sur la rive du lac, du côté de l'église et il était en bois. Il était alimenté par un canal venant d'un ruisseau qui coule à l'ouest du territoire. Celui-ci avait été détourné pour alimenter le fossé du bourg, entre les deux portes. Le canal pénétrait ensuite par un trou dans le rempart et

⁴¹ M. CONSTANT, L'établissement de la Maison de Savoie au sud du Léman: la châtellenie d'Allinges-Thonon. Mémoires et documents de l'Académie Chablaisienne 60 (1972) 107 et 109.

⁴² M. Bruchet, L'Ancien Cadastre de Savoie (Annecy 1988), avant-propos de P. Guichonnet, VII.

⁴³ VUARNET 1930 (cf. note 2).

⁴⁴ PESEZ 70.

traversait le village pour tomber sur la roue. Le four, affermé tout comme le moulin, était près du château et il est aujourd'hui en ruines. Enfin, la place du marché a été conservée, près de l'église et de l'ancien cimetière.

Zusammenfassung

Die Zeit vom 12. bis zum 15. Jahrhundert war für die Herrschaftsbildung rund um den Genfersee eine sehr aktive Zeit. Alle angrenzenden Herrschaften trachteten danach, den kontinentalen Handelsweg von Italien nach Frankreich, Burgund und dem Deutschen Reich unter ihre Kontrolle zu bringen. Gegen Ende des 13. Jh.s versuchten die adligen Herrschaftsfamilien um den Genfersee mit allen Mitteln, zu Handelshäfen am See und zu einem entsprechend geschlossenen Territorium zu kommen. Die unklaren Grenzen führten am Südufer des Genfersees in der Folge zu Kriegen zwischen den Grafen von Savoyen und den Grafen von Genevois und den Herren von Faucigny.

Graf Amédée V. von Savoyen (1285–1323) gründete oder befestigte in dieser Zeit eine Anzahl von Orten am Genfersee: 1285/86 Morges, 1295 Rives (bei Thonon), 1302 La Trouvière und 1318 Rolle. Zu dieser Serie gehört auch Yvoire, in dessen Besitz die Savoyer 1306 durch Tausch mit den Herren von Compey gelangten. Seine Gegenspieler waren auch nicht untätig geblieben: Gaillard, Lullin, Coppet, Bonne en Faucigny entstanden zur selben Zeit.

Zwischen Nernier und Rovorée liegt Yvoire weit in den See hinausgeschoben am günstigsten Punkt des Südufers. Von hier aus liess sich der gesamte Schiffsverkehr zwischen dem «kleinen See» (Coppet, Versoix, Hermance und Genf) und dem «grossen See» (Rolle, Thonon, Lausanne, Evian, Vevey und Chillon) beobachten; Ziel der Savoyer war es, den Einfluss Genfs gegen Osten einzudämmen.

Zwischen 1306 und etwa 1316 wurde die nun savoyische Ortschaft Yvoire mit Stadtmauern und Toren befestigt (Abb. 2 und 3). Ein schon vorbestehendes Festes Haus an der Spitze der Halbinsel wurde 1324/25 zur Burg ausgebaut (Abb. 1).

Aus den uns erhalten gebliebenen Abrechnungen der savoyischen Kastellane sind wir heute gut über den Bau

der Stadtbefestigung und Burg informiert. An Bauholz erwähnt sind z.B. Eiche, Tanne und Nussbaum, an Bausteinen Molassesandstein (von Nyon und Coppet) und Tuff. Die Herkunft der Materialien liegt um den ganzen See verteilt, ebenso die der am Bau beschäftigten Handwerker (Abb. 4 und 5).

Von der mittelalterlichen Burg ist lediglich die Aussenhülle des Hauptturmes erhalten geblieben – 1925 wurde das Turminnere für damalige Verhältnisse komfortabel ausgebaut (Abb. 1). Obwohl in der Parzellierung die mittelalterliche Stadt noch gut erkennbar ist (Abb. 6), ist von der originalen Bausubstanz lediglich das Maison Canton – benannt nach einem Besitzer um 1730 – erhalten geblieben: ein turmartiges Gebäude mit Grundriss von 10 × 12 m und zwei Stockwerken, gedeckt mit einem (in der Form) originalen Pyramidendach (Abb. 7).

Riassunto

A partire dal XII secolo fino al XV secolo ci fu un periodo molto attivo per la creazione e lo sviluppo di nuove signorie intorno al lago di Ginevra. Tutte le signorie confinanti miravano a portare sotto il loro controllo le vie di transito per il commercio continentale, che partiva dall'Italia verso la Francia, la Borgogna ed il Sacro Romano Impero. Verso la fine del XIII secolo le varie famiglie nobili risiedenti intorno al lago di Ginevra tentarono con ogni mezzo di installare nuovi porti commerciali sul lago e di creare dei territori chiusi. La linea irregolare dei confini portò in seguito a guerre tra i conti di Savoia, i conti di Genevois ed i signori di Faucigny.

Durante questo periodo il conte Amedeo V di Savoia (1285–1323) fondò o fortificò varie località intorno al lago di Ginevra: 1285/86 Morges, 1295 Rives (presso Thonon), 1302 La Trouvière e nel 1318 Rolle. A questa serie viene anche ad aggiungersi Yvoire entrata in possesso dei Savoia nel 1306 attraverso uno scambio con i signori di Compey. Tuttavia i loro antagonisti non rimasero inattivi. Infatti nello stesso periodo vennero fondate Gaillard, Lullin, Coppet e Bonne en Faucigny.

Yvoire è situata tra Nernier e Rovorée, su una penisola della riva meridionale del lago di Ginevra in ottima posizione strategica. Da questa posizione era possibile

controllare tutto il traffico navale tra il «lago minore» (Coppet, Versoix, Hermance e Ginevra) e quello del «lago maggiore» (Rolle, Thonon, Losanna, Evian, Vevey e Chillon). Si deduce pertanto che i Savoia miravano ad arginare verso est la zona d'influenza di Ginevra.

Tra il 1306 e circa il 1316 la località di Yvoire in mano ai Savoia venne munita di mura e di porte (fig. 2 e 3). Una casaforte già esistente situata sulla punta della penisola venne trasformata nel 1324/25 in un castello (fig. 1).

Dai conteggi rimasti dei vari castellani dei Savoia è stato possibile attingere una notevole quantità di informazioni riguardanti la costruzione delle mura cittadine e del castello. Come legname da costruzione viene menzionata la quercia, il pino ed il noce, mentre come pietra è stata utilizzata quella arenaria (proveniente da Nyon e Coppet) ed il tufo. I materiali da costruzione come anche gli artigiani specializzati provengono da regioni situate intorno al lago (fig. 4 e 5).

Del castello medioevale si è conservato solo l'involucro esterno della torre principale. Nel 1925 l'interno della torre fu adattato in maniera ottimale agli standard di confortabilità allora in uso (fig. 1). Sebbene la lottizzazione della città medioevale è ancora ben riconoscibile (fig. 6), degli edifici originali si è conservata solo la Maison Canton, che ha preso il nome da un suo proprietario intorno al 1730. Si tratta di un edificio di 10 × 12 m più simile ad una torre, suddiviso in due piani e coperto da un tetto a piramide che almeno nella forma ha mantenuto il suo aspetto originale (fig. 7).

Christian Saladin, Origlio/Basilea

Resumaziun

Il temp dal 12avel fin il 15avel tschientaner è stà in fasa fitg activa per la constituziun da la pussanza en la regiun dal Lai da Genevra. Tut ils signuradis cunfinants sa stentavan da pudair controllar la via da commerzi continentala da l'Italia en la Frantscha, la Burgogna ed en l'Imperi german. Vers la fin dal 13avel tschientaner han las famiglias noblas enturn il Lai da Genevra fatg tut il pussaivel per stabilir ports mercantils e per sa patrunar d'in territori coerent. Ils cunfins nunclers a la riva meridiunala dal Lai da Genevra han chaschunà

consequentamain guerras tranter ils conts da Savoia, ils conts da Genevois ed ils signurs da Faucigny.

Cont Amédée V. da Savoia (1285–1323) ha fundà u fortifitgà da lez temp varsaquants lieus al Lai da Genevra: il 1285/86 Morges, il 1295 Rives (sper Thonon), il 1302 La Trouvière ed il 1318 Rolle. Part da questa seria fa era Yvoire che passa il 1306 en possess dals Savoiards tras barat cun il signurs da Compey. Ma era ils adversaris èn stads activs: Gaillard, Lullin, Coppet, Bonne en Faucigny vegnan fundads il medem temp.

Tranter Nernier e Rovorée sa chatta Yvoire al punct il pli avanzà en il lai ed en in lieu avantagius a la riva meridiunala. Qua pudev'ins observar l'entir traffic sin il lai tranter il «lai pitschen» (Coppet, Versoix, Hermance e Genevra) ed il «lai grond» (Rolle, Thonon, Losanna, Evian, Vevey e Chillon); la finamira da quels da Savoia era da limitar l'influenza da Genevra vers l'ost.

Tranter ils onns 1306 e ca. 1316 vegn il lieu Yvoire, uss en possess savoiard, fortifitgà cun mirs e portals (ill. 2 e 3). Ina chasa stabla gia existenta a la testa da la penisla vegn transformada en in chastè il 1324/25 (ill. 1).

Rendaquints dals chastellans savoiards ans infurmeschan oz bain davart la construcziun da la fortificaziun e dal chastè. Sco laina da construcziun vegn menziunada p.ex. ruver, pign e nuscher, sco crappa da bajegiar crap da sablun da molassa (da Nyon e Coppet) e tuf. L'origin dal material e dals mastergnants sa chatta in pau dapertut enturn il lai (ill. 4 e 5).

Dal chastè medieval è restada mo la paraid externa da la tur principala – il 1925 è l'intern da la tur vegnì amplifitgà confortablamain per las relaziuns da lez temp (ill. 1). Schebain che la parcellaziun da la citad medievalscha è anc bain vesavla (ill. 6), è restada da la sostanza originala mo la Maison Canton – numnada tenor in possessur enturn il 1730: in bajetg en furma da tur en projecziun orizzontala da 10 × 12 m cun duas auzadas e cuvert d'in tetg da piramida original (ill. 7).

Lia Rumantscha, Cuira/Chur

Adresse:

Laetitia Toullec
8, rue de Feldkirch
F-68540 Bollwiller
thadee_laetitia@yahoo.fr

L'étude archéologique du Château-Vieux des Allinges (Haute-Savoie)

par Véronique Levert

Les ruines du Château-Vieux des Allinges, en Haute-Savoie, constituent un ensemble fortifié bien connu des castellologues. Situées au cœur du Chablais à quelques kilomètres au sud-ouest de Thonon-les-Bains (fig. 1), elles s'élèvent au sommet de la colline des Allinges qui domine le lac Léman, disposant ainsi d'une vue étendue sur presque 360°. Sur cette même colline se trouvent aussi les ruines d'un autre château, dit Château-Neuf, les deux fortifications étant séparées d'à peine 150 m par un fossé.

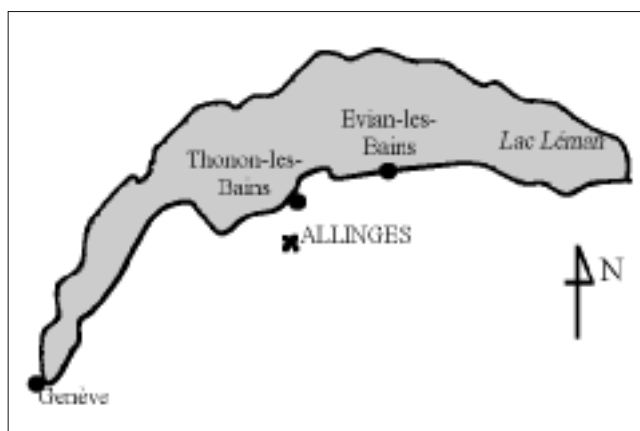
Le Château-Vieux, qui nous intéresse ici, s'étend sur plus de 7000 m², épousant sur son flanc nord la falaise abrupte, tandis que s'étirent les vestiges de murs d'enceintes sur ses flancs ouest, sud et est. Son plan se divise en deux parties – une partie haute et une partie basse – séparées par une dépression naturelle. A l'intérieur, affleurent encore quelques traces de constructions (fig. 2).

L'histoire de ce château est restée jusque-là mal connue. En effet, en l'absence d'une documentation archivistique suffisante, les études historiques menées au cours de ces deux derniers siècles n'avaient réussi à répondre aux questions des origines de la forteresse et de son évolution architecturale au cours des siècles. Une étude archéologique des vestiges, ainsi qu'une analyse critique de l'historiographie et des sources écrites et iconographiques s'imposaient donc afin d'aboutir à un renouvellement des connaissances sur l'histoire de ce château.

L'histoire du château d'après l'historiographie

De nombreux écrits éparses, dont les plus anciens remontent au XVII^e siècle, nous ont permis de recueillir des données essentielles sur les grandes lignes de l'histoire du château,¹ mais il s'agit là essentiellement de données événementielles et généalogiques.

En ce qui concerne les origines, plusieurs hypothèses ont été proposées, mais sans aucune preuve historique à l'appui. Pour certains, le premier château aurait été construit par les Burgondes au V^e siècle, à l'époque où



ceux-ci dominaient la région lémanique. Pour d'autres, les vestiges les plus anciens seraient attribuables aux rois de Bourgogne, qui, aux IX^e-X^e siècles, s'étaient taillés un large royaume au sud du lac Léman. Enfin, on a aussi pensé qu'il pouvait s'agir d'une construction due à la famille seigneuriale d'Allinges qui, au XI^e siècle, devient l'une des plus importantes de la région chablaisienne. Aucune de ces trois propositions ne paraissait jusque-là bien assurée.

Au-delà de ces hypothèses, il est attesté qu'en 1073 un certain Aymon d'Allinges réalise son testament dans *le chasteau des Alinges*.² Ceci nous permet de supposer que la famille d'Allinges, connue dès le X^e siècle, avait sa résidence à Allinges dès la fin du XI^e siècle mais sans savoir s'il s'agissait là de Château-Vieux ou de Château-Neuf et si cette famille avait pu être à l'origine de l'une de ces forteresses. Le deuxième appui historique se rapporte aux mentions en 1200 d'un certain Pierre, sénéchal³ du Château-Vieux détenu alors par les sires de Faucigny, et en 1203 d'un certain Morand, châtelain du Château-Neuf pour le comte Thomas de Savoie. Ainsi, au début du XIII^e siècle, il existait bien deux châteaux sur la colline des Allinges, tous deux étant détenus par deux grandes familles rivales. Mais pourquoi deux châteaux ont-ils été construits face à face et comment sont-ils passés entre les mains de ces deux grandes familles?



2: Allinges-Vieux. Vue intérieure générale du château, depuis la partie basse.

Afin de donner une cohérence à ces données éparées, J.-F. Gonthier (1881), puis M. Constant (1972) ont proposé un raisonnement tout à fait plausible. Selon eux, la construction du premier château serait due aux rois de Bourgogne, aux alentours des IX^e–X^e siècles. Ceux-ci, possédant plusieurs résidences, auraient confié la garde de cette fortification à des nobles locaux, à savoir la famille d'Allinges qui, face au rapide affaiblissement des Rodolphiens et dans un contexte de dislocation générale des pouvoirs, y auraient peu à peu imposé leur domination.

On peut ensuite supposer que vers les XI^e–XII^e siècles, lors d'un partage successoral au sein de la famille d'Allinges, différents héritiers aient reçu chacun une portion du site avec autorisation d'y élever une forteresse, ce qui expliquerait l'édification de 2 châteaux face à face. Ces deux châteaux auraient alors appartenu à deux mem-bres de cette même famille, vassaux de seigneurs différents: le comte de Savoie pour l'un et le sire de Faucigny pour l'autre. C'est aux XII^e–XIII^e siècles, à l'époque d'une tentative de centralisation des pouvoirs, que ces deux grandes familles auraient supplanté les seigneurs d'Allinges.

Enfin, on sait qu'à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, les incessantes luttes d'influences entre ces grands pouvoirs virent naître un long conflit dit «delphino-savoyard» qui opposa pendant plus de

70 ans les dauphins du Viennois ainsi que les sires de Faucigny, aux comtes de Savoie. Les deux châteaux des Allinges ont été inévitablement entraînés dans ce conflit qui ne prit fin qu'en 1355 à la faveur des comtes de Savoie. Le Château-Vieux entra alors dans les possessions de ces derniers, mais ayant perdu tout intérêt militaire, il fut totalement abandonné avant la fin du XIV^e siècle. Il n'a jamais été réoccupé par la suite et aucune intervention sur le site n'est connue avant les années 1990, époque où l'A.S.C.A.⁴ y entreprend quelques travaux de restauration et de mise en valeur.

Le recueil de données nouvelles

Afin d'aller au-delà de ces données historiographiques, de nouvelles informations ont été recherchées à travers des documents archivistiques et iconographiques

¹ Principalement J.-F. GONTHIER, *Les châteaux et la chapelle des Allinges*, Mémoires et Documents publiés par l'Académie Salésienne III (1881) 99–229; L. BLONDEL, *Châteaux de l'ancien diocèse de Genève*, Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève VII, série in-4 (Genève 1956, rééd. 1978) 355–367; M. CONSTANT, *L'établissement de la maison de Savoie au sud du Léman. La châtellenie d'Allinges-Thonon (XII^e s.–1536)*. Mémoires et Documents de l'Académie Chablaisienne LX (Thonon-les-Bains 1972) 370.

² E. A. DE FORAS, *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie 1* (Grenoble 1863–1941) 26.

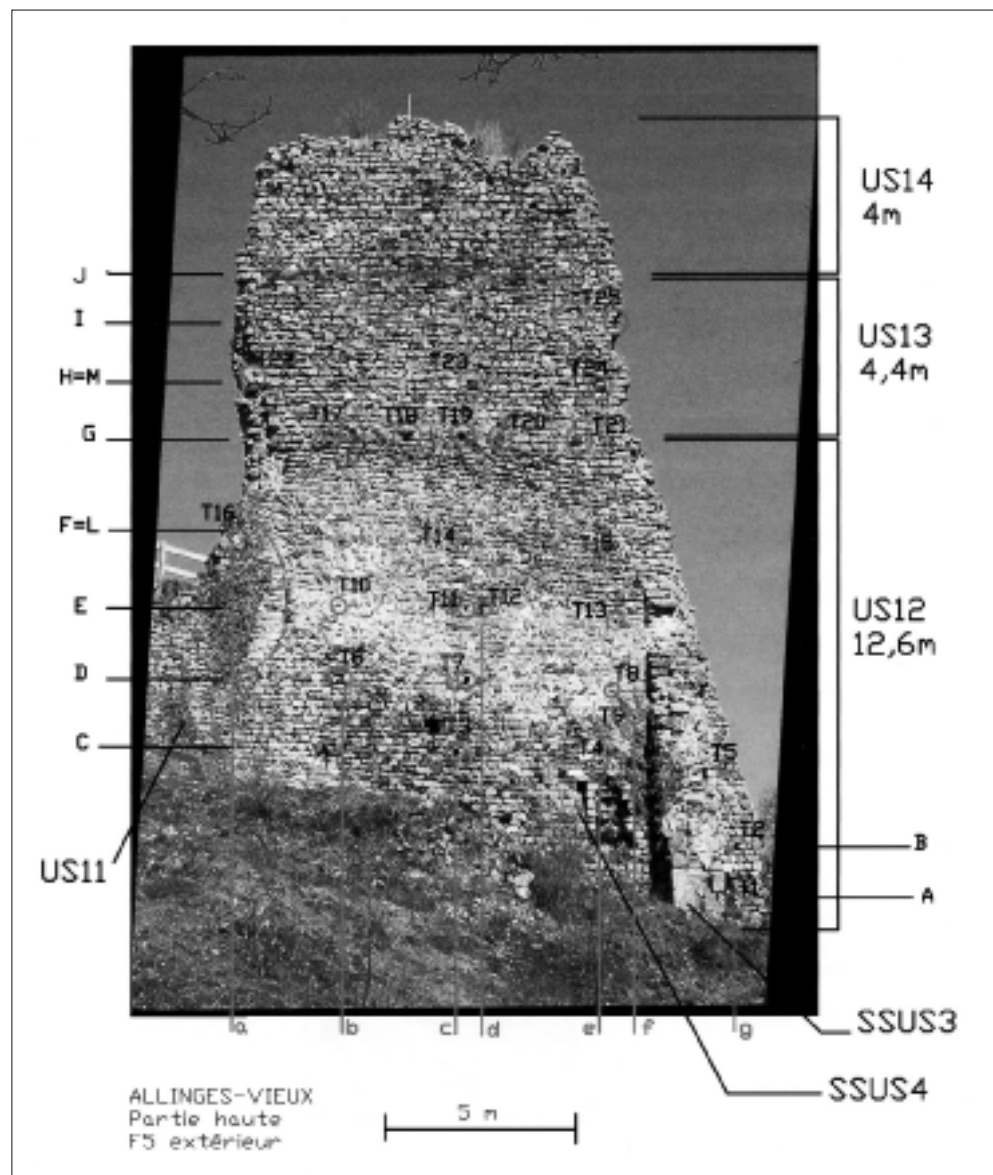
³ Le sénéchal est un chevalier, dépendant du sire de Faucigny, qui devait tenir sa charge en fief. Cf. Constant 1972 (cf. note 1) 25.

⁴ Association de Sauvegarde des Châteaux des Allinges.

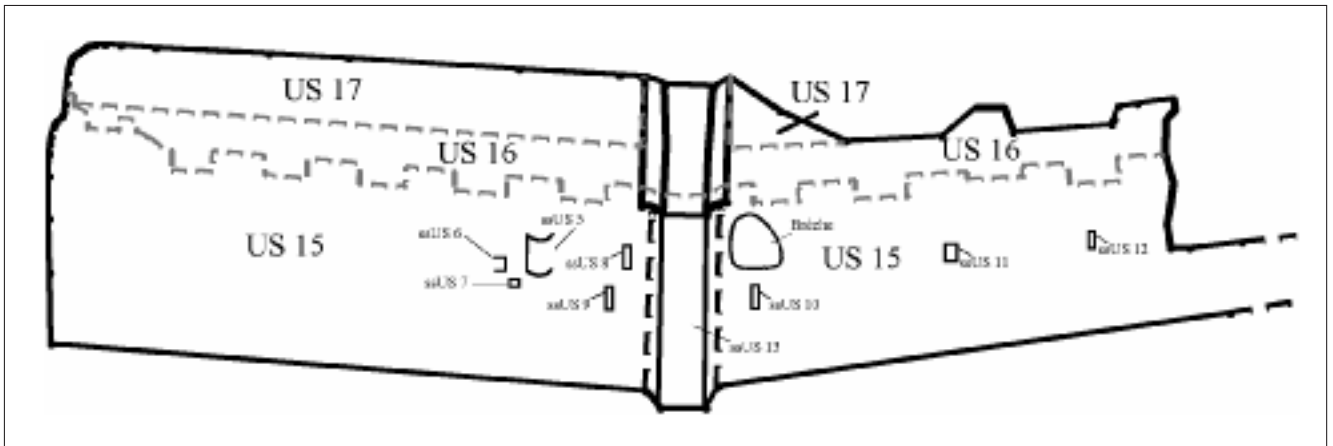
jusque-là inexploités en terme archéologique, mais aussi et surtout à travers une analyse fine des élévations encore en place sur le site.

Les sources écrites retrouvées ont été riches d'informations concernant l'aspect du château dans la première moitié du XIV^e siècle. Nous avons pu nous appuyer sur l'analyse de trois comptes de châtelainie du début du XIV^e siècle⁵ et sur la description du Château-Vieux des Allinges réalisée en 1339 dans le cadre de la grande enquête delphinale, liée à la proposition du dauphin de Viennois de vendre ses terres au pape Benoît XII.⁶ Ces documents ont permis de mettre en lumière l'existence d'éléments construits aujourd'hui disparus, tel que des structures défensives en bois.

Mais c'est l'analyse archéologique des élévations conservées qui a constitué l'essentiel de notre étude, nécessitant un long travail d'observations sur le terrain. Ne disposant pas d'échafaudage, la «lecture» des murs de plus de 5 à 20 m de haut n'a pu se faire qu'au moyen de jumelles, et la réalisation des relevés «pierre à pierre» de l'ensemble des vestiges n'a pu être envisagée. Néanmoins, une étude minutieuse de chaque parement – matériaux employés, appareil, joints, mortier, trous de boulin et leur organisation sur la façade – a permis de discerner avec précision les différentes étapes de construction de chaque élévation, et de proposer une chronologie relative pour l'ensemble du site.



3: Partie haute, enceinte ouest, F5, parement extérieur.



4: Partie haute, enceinte sud. Schéma du parement extérieur.

Les résultats de l'étude ou l'évolution du château au cours des siècles

Au terme de l'analyse de toutes ces données historiographiques, archivistiques et archéologiques, on peut proposer quatre étapes de construction successives du château entre le XI^e siècle et le milieu du XIV^e siècle.

L'état 1

Les parties basses des enceintes ouest et sud du secteur 1 ou partie haute, ainsi que les murs de la chapelle constituent les vestiges du premier état (fig. 6/1).

Ces élévations possèdent toutes les mêmes caractéristiques architecturales, à savoir un petit appareil irrégulier, aux pierres de natures variées – principalement des pierres de ramassage – non retaillées et dont certaines sont disposées en oblique, ainsi que des joints beurrés et tirés à la truelle séparant horizontalement les différentes assises. Notons que ce type de mise en œuvre a été repéré par I. Parron sur plusieurs édifices du XI^e siècle en Savoie.⁷ De nombreux trous de boulins⁸ caractérisent aussi ces parements. Leur disposition relativement orthogonale nous permet de les attribuer sans conteste à des boulins d'échafaudage, dont la structure se rapproche plutôt d'un type roman. Le premier château d'Allinges-Vieux pourrait donc remonter aux XI^e-XII^e siècles.

Bien qu'apparemment réduite à la partie haute du site, il semble que, dès cette époque, cette fortification ait été défendue par de hauts murs⁹ sur ses trois flancs ouest,

sud et est. Les traces d'un crénelage pris dans la maçonnerie ultérieure au niveau de l'enceinte sud (F7; fig. 4, US15)¹⁰ attestent un dispositif de défense active. Tandis que le flanc nord de la fortification, naturellement protégé par la falaise a pu, à ce stade, se contenter de ce moyen de défense passif.

En ce qui concerne l'existence d'une tour maîtresse dès ce premier état, on a attribué de longue date le mur ouest (F5; fig. 3, US12) aux vestiges d'une tour quadrangulaire dont les trois autres murs seraient tombés.¹¹ Toutefois, en l'absence de fouilles archéologiques, il semble en réalité impossible de l'affirmer. L'habitat est néanmoins bien attesté sur le site à cette époque. En effet, sur la façade extérieure de l'enceinte sud (F7; fig. 4, US15), des latrines suspendues, ainsi que deux

⁵ ADS SA14789, 1317–1319; ADI 8B734, 1333–1334; ADI 8B736, 1337–1338.

⁶ N. CARRIER / M. DE LA CORBIÈRE, *Le Faucigny au XIV^e s., Les enquêtes des commissaires pontificaux et delphinaux (1339)*. Mémoires et Documents publiés par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève 63 (2004 à paraître).

⁷ I. PARRON-KONTIS, *La cathédrale Saint-Pierre en Tarentaise et le groupe épiscopal de Maurienne*. DARA 22 (Lyon 2002) 108–116.

⁸ Pour la plupart, ces trous de boulins sont constitués d'un simple conduit de mortier, empreinte du boulins directement moulé dans la maçonnerie.

⁹ D'après notre étude archéologique l'enceinte sud s'élevait, au cours de ce premier état, à une hauteur de 10 m environ.

¹⁰ Ces références se rapportent aux plans (fig. 6/1–4).

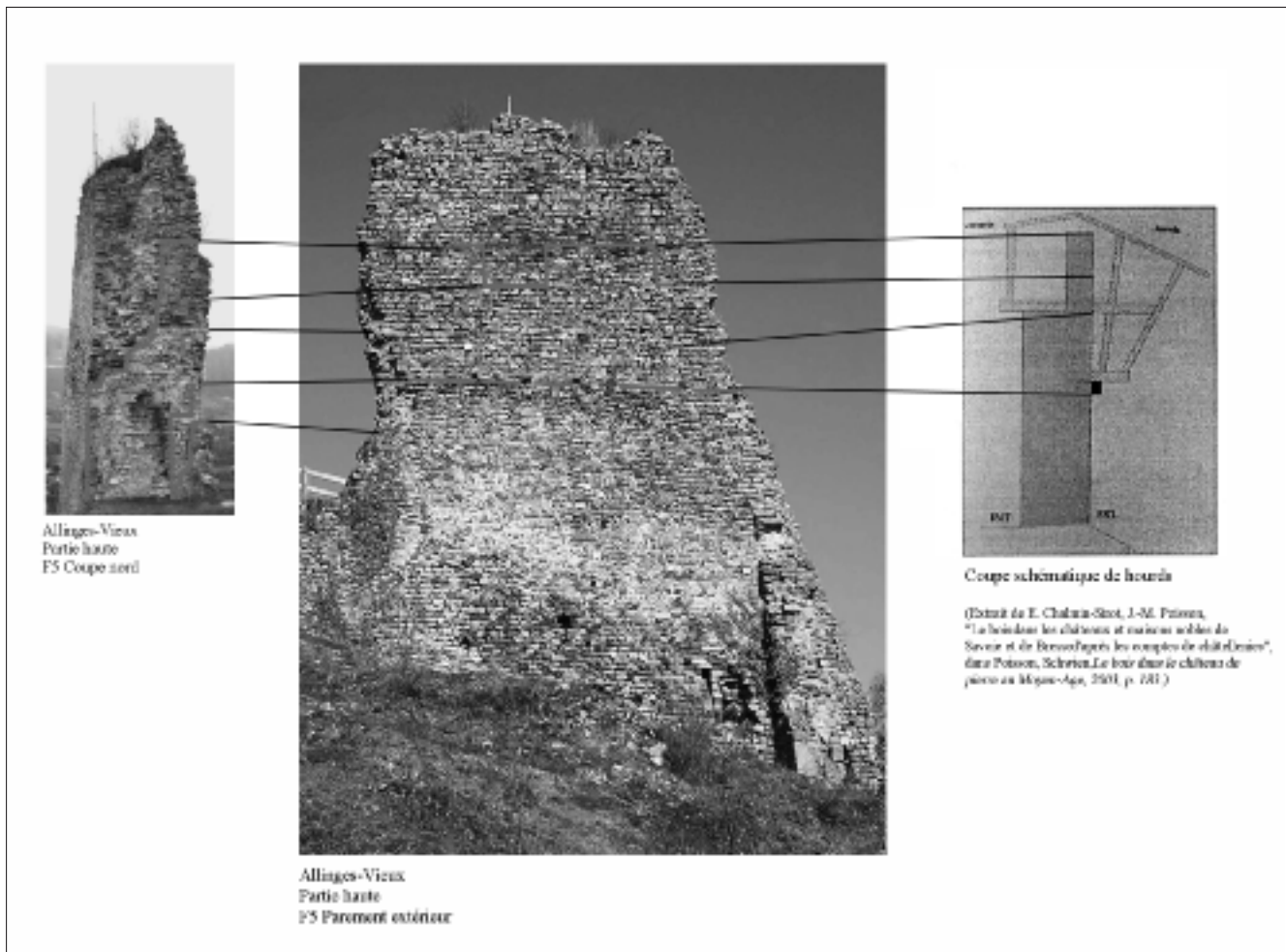
¹¹ On en veut pour preuve un contrefort plat (fig. 3, ssUS3) semblable à celui des donjons romans, ainsi qu'une ouverture attribuable à un système d'évacuation lié à des latrines (fig.3, ssUS4), observables sur le parement extérieur de cette élévation.

ouvertures peut-être liées à un système d'évacuation des eaux usées, et trois baies rectangulaires très étroites suggèrent la présence d'un bâtiment accolé à l'intérieur. Le château devait connaître en outre un certain niveau de confort et d'hygiène. Dès cet état, le site semble aussi avoir été animé par la présence d'une chapelle castrale (F16). Située à l'est, bien que n'étant pas strictement orientée, elle présente un plan à vaisseau unique et abside semi-circulaire.

Les XI^e–XII^e siècles semblent donc avoir vu l'édification, sur le point culminant de la colline des Allinges, d'une fortification déjà relativement importante. Si l'on ne peut rien affirmer quant aux auteurs réels de cette construction, il semble toutefois que les seigneurs d'Allinges en furent les principaux détenteurs et habitants durant ce premier état, même si ce château pourrait être attribuable à l'origine aux rois de Bourgogne.

L'état 2

C'est encore au niveau des enceintes ouest et sud de la partie haute (F5 et F7) que les traces d'une deuxième étape de construction du château sont les plus lisibles (fig. 4, US16). Une rupture de maçonnerie marque en effet un rehaussement de ces élévations, qui présentent alors un appareil un peu plus régulier composé de moellons équarris souvent allongés et anguleux. Ces pierres semblent provenir du site lui-même, nécessitant cette fois un travail de taille pour l'extraction et le façonnement des blocs, et donc une main d'œuvre spécialisée. Plus précisément ce type de parement concerne sur le flanc ouest, la partie intermédiaire du mur F5 cette fois crénelé (F5; fig. 3, US13), ainsi que les massifs maçonnés situés au nord de ce dernier consistant en une poterne (F3) et un éperon (F4). Sur le flanc sud, la maçonnerie de la partie intermédiaire de l'enceinte (F7; fig. 4, US16)



5: Partie haute, F5, parement extérieur et coupe nord. Coupe schématique de l'ours.

dotée d'une nouvelle ligne de crénelage, est aussi caractérisée par ce type de maçonnerie.

Outre que ces rehaussements renforcent alors la capacité défensive de ces élévations, celles-ci se dotent par ailleurs de nouveaux éléments de défense active. En effet des alignements de trous de poutres en façade extérieure témoignent très probablement de la présence ancienne de hourds (fig. 5).¹²

De même, le contrefort de l'enceinte sud (F7) s'est vu rehaussé, s'élevant au-dessus de la muraille pour former une sorte de tourelle (fig. 4).

Enfin, nous ne savons rien de la fonction résidentielle du château à cette époque, à l'exception de la possibilité d'existence d'une tour maîtresse. En effet, le mur ouest F5 conserve en façade intérieure plusieurs alignements horizontaux de trous de poutre suggérant la présence de planchers et par là même d'un espace intérieur fermé.

Par ailleurs, un fragment de poutre encore en place sur cette façade intérieure du mur F5 nous a permis, par une analyse au carbone 14,¹³ de disposer pour cet état d'un élément de chronologie absolue. Cette datation propose une fourchette chronologique large, comprise entre 1205 et 1380, mais elle semble pouvoir être réduite au XIII^e siècle d'après les données historiques et archéologiques.

Ceci nous situe à l'époque où les sires de Faucigny, ayant supplanté les seigneurs d'Allinges à Château-Vieux dès la fin du XII^e siècle, disposent alors de cette importante enclave au cœur des possessions savoyardes. S'ils n'ont probablement pas résidé à Allinges-Vieux de manière continue, ils en firent le centre d'un mandement placé sous leur juridiction, par l'intermédiaire d'un sénéchal. C'est ce dernier qui devait résider au Château-Vieux, un château aux défenses primitives renforcées, mais qui semble encore réduit à la partie haute du site (fig. 6/2).

L'état 3

Le troisième état repéré marque cette fois un agrandissement de la place forte à l'est par l'adjonction d'un vaste espace fortifié – secteur 2 ou partie basse –, situé en contrebas du secteur 1 (fig. 6/3). Parallèlement, la partie haute voit la construction, sur ses flancs ouest et

sud, d'une première ligne de fortification remparée ou fausse-braie (F2).

Toutes ces élévations présentent le même type de maçonnerie: un moyen appareil de moellons assez peu réguliers, employant des gros modules de pierres aux angles relativement arrondis et provenant pour la plupart du site lui-même. Ces caractéristiques communes laissent à croire en la contemporanéité de ces lignes de fortifications, bien qu'elles n'aient pas conservé de lien stratigraphique entre elles. Nous supposons toutefois qu'elles étaient à l'origine reliées. En effet, il est difficile de concevoir une interruption de la fausse-braie, laissant ainsi un vaste espace non défendu entre partie haute et partie basse. De plus, cette hypothèse s'est vue confirmée par la découverte dans l'escarpe sud d'un petit massif maçonné formant un angle. Ainsi, cette fausse-braie devait faire retour au sud, de sorte à rejoindre la partie basse.

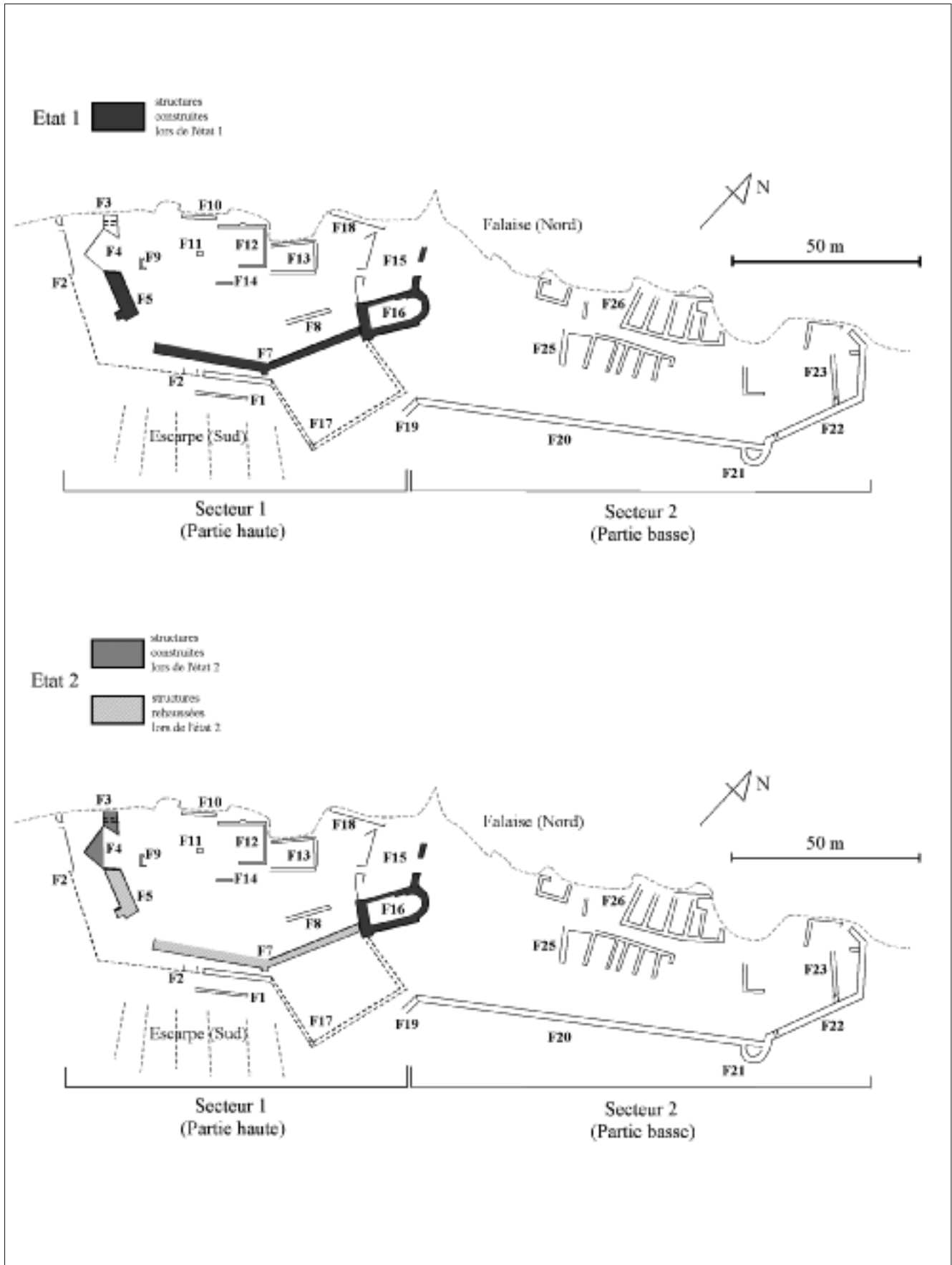
Il semble donc que le renforcement du dispositif défensif du château caractérise cet état. Et ceci est particulièrement remarquable pour la partie basse, ceinte d'une courtine sud, haute d'environ 8 m, régulièrement percée d'archères et ponctuée à l'ouest par le jambage sud d'une porte – présentant encore une rainure de herse et un trou de barre de porte – et à l'est par une tour semi-circulaire ouverte à la gorge. De plus, à l'est de cette tour une autre courtine se poursuit, faisant rapidement retour vers le nord.

Quant à la datation de ce troisième état, la présence d'archères, inexistantes sur les enceintes des XI^e–XII^e siècles,¹⁴ permet de considérer qu'il n'est pas antérieur au XIII^e siècle. Toutefois, un élément nous laisse croire en sa postériorité par rapport aux constructions de l'état 2: une porte est percée dans la fausse-braie en avant et face à la poterne de l'état 2, ce qui signifie qu'elle dépend de cette dernière. Nous situons donc cet état à la fin du XIII^e siècle.

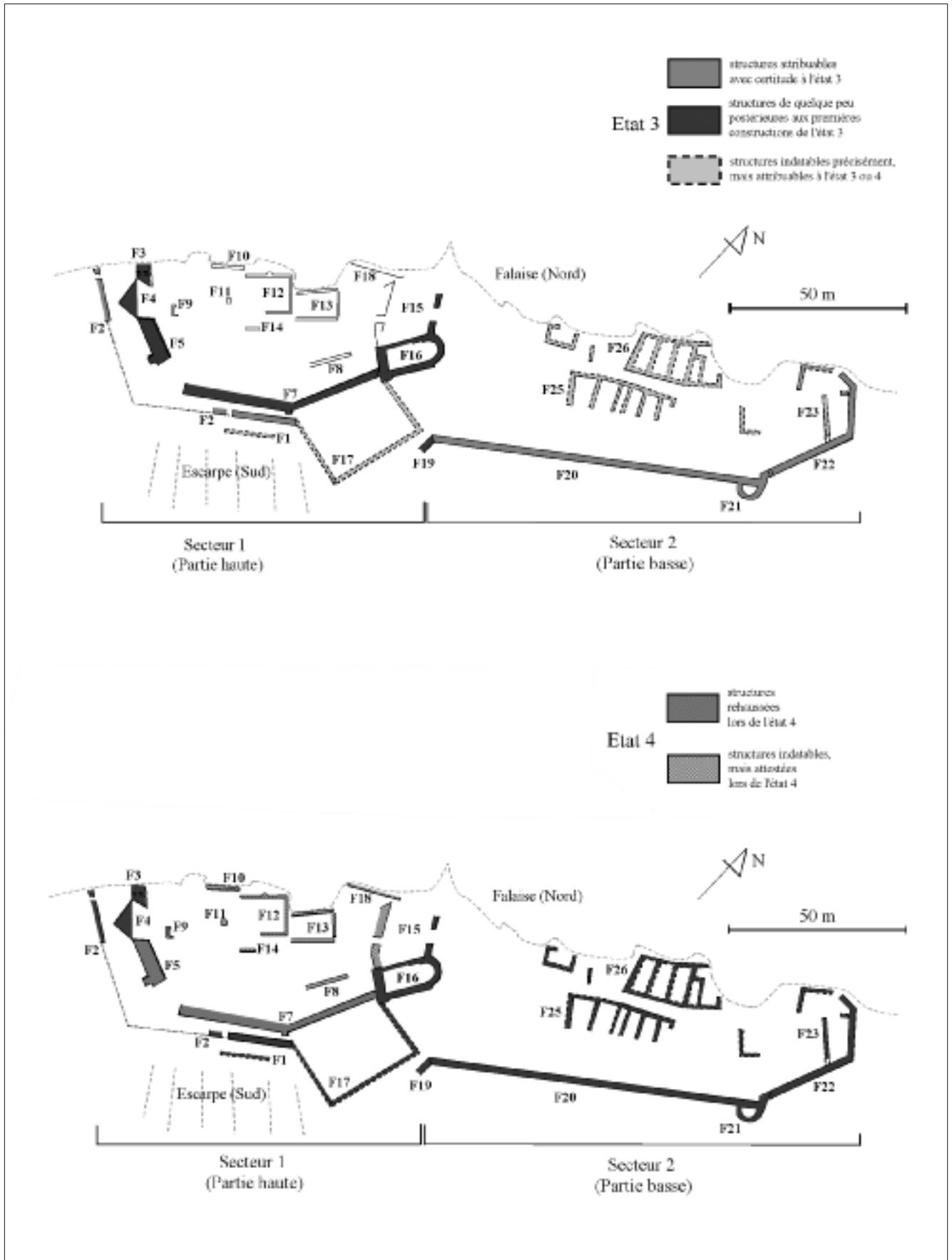
¹² Cf. Illustrations en E. CHALMIN-SIROT / J.-M. POISSON, Les bois dans les châteaux et maisons nobles de Savoie et de Bresse, d'après les comptes de châtelainies. Dans: Poisson/Schwiien, Le bois dans le château de pierre au Moyen Âge (2003) 183.

¹³ Analyse effectuée à la demande d'Elisabeth Sirot, par Archeolabs. Ref.: ARC94/R1752C.

¹⁴ J. MESQUI, Châteaux et enceintes de la France médiévale: de la défense à la résidence 2 (Paris 1993) 251–259.



6: Etats archéologiques.



A cette date, le château est toujours détenu par les sires de Faucigny, qui s'engagent peu à peu dans le conflit delphino-savoyard, d'où peut-être le besoin de renforcement des défenses. Mais c'est aussi sous cette domination des sires de Faucigny que semble apparaître un bourg castral, mentionné dans nos sources du début du XIV^e siècle. La partie basse pourrait donc correspondre à ce bourg abritant les vassaux des sires de Faucigny et les clients chargés de la défense du château. Cette fortification prend ainsi la forme d'un château bipartite, comportant la résidence seigneuriale en partie haute, et le bourg castral en partie basse.

L'état 4

Enfin, la quatrième étape de construction se caractérise archéologiquement par le rehaussement et le renforcement de l'enceinte principale de la partie haute (fig. 6/4). En effet, on distingue nettement sur les élévations F5 et F7 une partie supérieure (F5, F7; fig. 3, US14 et fig. 5, US17) d'une facture différente des deux portions de mur qu'elle surmonte, attribuables aux états 1 et 2. Cette fois l'appareil est nettement plus régulier et les pierres, de même nature que celles de l'état 2, forment des modules de tailles relativement homogènes. La section ouest de l'enceinte sud a en outre été largement renforcée vers l'intérieur de la place forte. Considérant la chronologie relative ainsi que la date d'abandon du château, il semble possible de dater ces travaux de la première moitié du XIV^e siècle. On se situe là au cœur du conflit delphino-savoyard, d'où probablement ce renforcement des défenses situées du côté de Château-Neuf.

La connaissance de l'aspect du château au cours de cet état peut être aussi complétée par l'analyse des documents d'archives mentionnés plus haut.

Sur le plan défensif, l'enquête delphinale de 1339 confirme que des enceintes enferment l'ensemble du site sur ses trois flancs ouest, sud et est. De plus, il est mentionné, en partie haute, un mur peu élevé renforçant au nord la protection naturelle de la falaise. Ces enceintes sont défendues par trois tours carrées en partie haute, ainsi que deux tours en partie basse, l'une surmontant la porte du bourg et l'autre ponctuant l'enceinte sud sous

forme d'une tour semi-circulaire ouverte à la gorge. Seule cette dernière a subsisté, mais il ne paraît pas impossible de localiser les autres en s'appuyant sur les indications de mesures fournies par l'enquête de 1339 et sur l'observation conjointe du terrain et des plans et iconographies anciennes. Ainsi, on peut situer une des tours carrées à l'angle des enceintes ouest et sud de la partie haute; une autre au niveau de la tourelle sur le contrefort de l'enceinte F7 proposée précédemment; et la dernière à l'angle de F7 et de la chapelle. Enfin, grâce aux comptes de châtelainie, on sait que de nombreuses guérites venaient compléter les défenses maçonnées.

Du point de vue résidentiel, l'enquête de 1339 nous apporte des informations essentielles sur la fonction des constructions de la partie haute du site. Celle-ci apparaîtrait ainsi dotée d'une *aula*, ou grande salle de réception, située près de l'entrée du château – probablement la poterne ouest. A supposer qu'une tour maîtresse ait existé en arrière du mur F5, on peut penser qu'elle ait abrité cette *aula*, probablement à l'étage, surmontant la cuisine et le garde-manger au rez-de-chaussée. Une *camera* ou chambre seigneuriale se trouvait dans un autre bâtiment que nous ne pouvons encore localiser précisément en l'absence de fouilles. Notons que le château dispose aussi d'une fenièrre et de trois écuries, témoignant de l'importance de l'activité équestre, notamment dans ce contexte de guerre permanente.

Enfin deux «recepts» ou basses-cours fortifiées prenaient place dans ce secteur. Le premier correspondait probablement à l'espace rectangulaire accolé au nord de la chapelle. Quant au deuxième, il est mentionné près de l'entrée, peut-être au niveau de l'éperon. Enfin, il ne faut pas oublier la présence de la chapelle castrale attestée dès le premier état.

Ainsi, en trois à quatre siècles d'occupation – entre les XI^e et XII^e siècles et le milieu du XIV^e siècle – le Château-Vieux des Allinges a connu de nombreux remaniements, renforçant et agrandissant à chaque étape ses défenses originelles. Sa forme primitive n'en a cependant jamais été altérée, celle-ci ayant été peu à peu englobée dans une vaste fortification au dispositif défensif et résidentiel complet et dont l'histoire est encore inscrite dans ses vestiges.

Zusammenfassung

Südlich von Thonon-les-Bains (Haute-Savoie) erheben sich auf einem weitherum sichtbaren Hügel zwei Burgruinen: das *Château-Neuf* und das *Château-Vieux d'Allinges*, beide kaum 150 m voneinander entfernt und durch einen Graben getrennt.

Eine der beiden Burgen ist 1073 urkundlich in Besitz der Familie d'Allinges bezeugt; es wird deshalb angenommen, dass hier eine der Residenzen dieser Familie lag, die seit dem 10. Jh. am Südufer des Genfersees aktiv war. Um 1200 wird ein Morand als savoyischer Kastellan von Château-Neuf und 1203 ein Kastellan der Herren von Faucigny auf Château-Vieux erwähnt; zu Beginn des 13. Jh.s bestanden also auf dem Hügel zwei Burgen (von verfeindeten Parteien!).

Neuere historische und bauarchäologische Untersuchungen beschäftigten sich mit dem Château-Vieux, das aus einer (älteren) Oberburg und einer (jüngeren) Unterburg besteht (vgl. Abb. 6).

Zur ältesten Burganlage aus dem 12. Jh. gehören die gezinnte Umfassungsmauer F7, die Kapelle F16 und vermutlich ein Bergfried (tour maîtresse, F5), von dem allerdings heute nur noch eine Wand aufrecht steht; die übrigen Mauerzüge liegen noch unter Schutt.

Die zweite Bauphase lässt sich wiederum am besten an den erhaltenen Teilen der Ringmauer (F5, F7) ablesen; die Mauern wurden erhöht. Die regelmässigen Reihen von Balkenlöchern (trous de poutres) an der Aussenseite der Ringmauer deuten auf das Vorhandensein von Hürden hin (vgl. Abb. 5).

In der dritten Bauphase (13. Jh.) wird die Burg durch die Unterburg erweitert (F19–F27). Und die Ringmauer der Oberburg wird mit einer vorgelagerten Zwingermauer (fausse-braie) geschützt.

In der vierten Bauphase (1. Hälfte 14. Jh.) wird die Ringmauer der Oberburg nochmals erhöht. In einem Liegenschaftsverzeichnis von 1339 wird die Oberburg genauer beschrieben. So befanden sich hier etwa eine *aula* und eine *camera*, also der Residenz- und der Wohnraum des Kastellans. Und in der Unterburg werden Ställe und Scheunen erwähnt, deutliche Zeichen für ein herrschaftliches Verwaltungszentrum.

Riassunto

A sud di Thonon-les-Bains (Haute-Savoie), su una collina visibile già da lontano, si ergono due castelli in rovina: i castelli chiamati *Château-Neuf* e *Château-Vieux d'Allinges*, appena distanti 150 m l'uno dall'altro e separati da un fossato.

Uno dei due castelli apparteneva, come viene attestato in un documento del 1073, alla famiglia d'Allinges; per questo motivo si presume che una residenza di questa famiglia, già attiva nella regione meridionale del lago di Ginevra a partire dal X secolo, si trovasse in questo luogo. Intorno al 1200 viene menzionato un certo Morand come castellano dei Savoia residente nel castello di Château-Neuf e nel 1203 troviamo un castellano dei signori di Faucigny nel castello di Château-Vieux. Agli inizi del XIII secolo dunque si ergevano sulla collina due castelli in mano a delle famiglie rivali.

Ricerche storiche ed indagini archeologiche più recenti si sono concentrate sul castello di Château-Vieux, che è costituito da un castello principale più antico e da una bassa corte eretta in un periodo successivo (cfr. fig. 6).

Del complesso fortificato più antico risalente al XII secolo rimangono il muro di cinta merlato F7, la cappella F16 e probabilmente un mastio F5, di cui tuttavia si è conservata solo una parete. Le restanti parti murarie sono ancora sepolte sotto le macerie.

La seconda fase di costruzione si riconosce chiaramente nelle parti meglio conservate della cinta muraria (F5, F7). In questa fase le mura vennero rialzate. Sul lato esterno del muro di cinta risaltano alcune serie di fori in cui erano innestate delle travi. Ciò potrebbe indicare l'esistenza di incastellature.

Nella terza fase costruttiva (XIII secolo) il castello venne ampliato con l'aggiunta della bassa corte (F19–F27). Il muro di cinta del castello principale venne rafforzato con una braga.

Nella quarta fase costruttiva (prima metà del XIV secolo) il muro di cinta del castello principale venne innalzato ulteriormente. In un inventario dell'immobile del 1339, il castello principale viene descritto in maniera più precisa. Viene tra l'altro menzionata un'*aula* e una *camera*, ovvero la dimora feudale del castellano. Nella bassa corte invece si trovavano le stalle. Questi vari ele-

menti provano che questo castello funse da sede amministrativa di una signoria.

Christian Saladin, Origlio/Basilea

Resumaziun

Sin ina collina auta al sid da Thonon-les-Bains (Haute-Savoie) s'eleveschan duas ruinas da chastè: il *Château-Neuf* ed il *Château-Vieux d'Allinges*, domadus strusch 150 m in ord l'auter e separads d'in foss.

In dals dus chastels è documentà l'onn 1073 en il possess da la famiglia d'Allinges; ins suppona ch'i sa tractia d'ina da las residenzas da questa famiglia ch'è stada activa a la riva meridiunala dal Lai da Genevra dapi il 10avel tschientaner. Enturn il 1200 vegn menziunà in Morand sco chastellan savoiard da Château-Neuf ed il 1203 in chastellan dals signurs da Faucigny a Château-Vieux; a l'entschatta dal 13avel tschientaner existivan sin la collina pia dus chastels (da partidas rivalas!).

Retschertgas istoricas ed archeologicas pli recentas èn sa fatschentadas cun il Château-Vieux che consista d'in chastè superiur (pli vegl) e d'in chastè inferiur (pli giuven), cf. ill. 6.

Las parts las pli veglias dal complex fortifitgà dateschan dal 12avel tschientaner e cumpiglian in mir da tschinta dentà F7, ina chaplutta F16 e probablamain ina tur grossa (tour maîtraise, F5), da la quala stat sidretg oz mo anc ina paraid; ils ulteriurs mirs èn anc cuvrids da crappa.

La segunda fasa da construcziun sa lascha eruir il meglier cun agid da las parts conservadas dal mir da tschinta (F5, F7); ils mirs èn vegnids auzads. Las retschas regularas da foras da travs (trous de poutres) sin la vart exteriura inditgeschan l'existenza da curunas (cf. ill. 5).

En la terza fasa da construcziun (13avel tschient.) vegn il chastè amplifitgà cun il chastè inferiur (F19–F27). Il mir da tschinta dal chastè superiur vegn protegì cun in rempar davant (fausse-braie).

En la quarta fasa da construcziun (1. mesadad dal 14avel tschient.) vegn auzà anc ina giada il mir da tschinta dal chastè superiur. En in register d'immo-biglias dal 1339 vegn descrit pli exactamain il chastè superiur. En quel sa chattava p.ex. ina *aula* ed ina *ca-*

mera, pia la sala da residenza e la stanza d'abitar dal chastellan. Per il chastè inferiur vegnan menziunads uigls e clavads, quai ch'è in segn evident per in center d'administraziun signuril.

Lia Rumantscha, Cuira/Chur

Crédit d'illustration:

1, 2, 3, 4, 6: Véronique Levert

5: Extrait de Chalmin-Sirot/Poisson 2003, 183 (cf. note 12)

Adresse:

Véronique D. Levert

125, rue de Provence

F-74330 Epagny

veronique.levert@etu.univ-lyon2.fr

Kurzmitteilungen

Schloss Buonas bei Risch ZG

Baugeschichtliche Beobachtungen

Das Schloss Buonas steht an der Spitze der gleichnamigen Halbinsel im Zugersee. Es bildete den Mittelpunkt einer kleinen, bis in die Neuzeit zum Teil selbständigen Tvingherrschaft. Kurz vor 1260 gelangten Burg und Herrschaft Buonas aus dem Besitz der Herren von Buonas an Ritter Ulrich von Hertenstein. Die Burg wurde später auch unter dem Namen Neu-Hertenstein bekannt. Heute ist das unbewohnte Schloss Teil einer ab 1871/74 unter Karl von Gonzenbach-Escher, damals Direktor von Escher-Wyss in Zürich, gestalteten Parkanlage. Anlässlich der Kunstdenkmäler-Inventarisierung von Josef Grünenfelder konnten im Januar und August 2005 einzelne baugeschichtliche Beobachtungen mit dendrochronologischen Datierungen durch Heinz und Kristina Egger (Boll) überprüft werden. Zum ursprünglichen Bestand scheint die im Grundriss rechteckige Umfassungsmauer zu gehören. Sie weist lagiges Mauerwerk und saubere Eckverbände mit Bossenquadern mit Randschlag auf. Zugehörige Luziden mit giebelartigem Abschluss sind bis ins zweite Obergeschoss erhalten, innen sowohl mit flach gedeckten Nischen wie auch (an der Südfassade) mit Stichbogen aus Quadern mit Fugenstrich. In der Ostfassade befindet sich das ebenerdige Hauptportal mit originaler Stichbogennische und Balkenkanal im Innern. Der Eckverband und die Fensterformen sprechen für eine Datierung in die zweite Hälfte des 13. Jahrhunderts – ebenso epigraphische Überlegungen zur inhaltlich rätselhaften Inschrift am Hauptportal. Eine Dendrodatierung der verkohlten Sturzbretter der Luziden im Keller ist nicht gelungen. Die Anlage gleicht burgentypologisch der Ruine Neuburg bei Untervaz im Kanton Graubünden. Hier wie dort handelt es sich um einen im Grundriss rechteckigen, mehrfach unterteilten Baukörper mit ebenerdigen Eingang und ohne Turm. Beide Anlagen stehen von einem Halsgraben abgeschnitten auf einem exponierten Sporn.



Ansicht von Schloss Buonas kurz nach dem Neubau. Kopie von J. Schwegler 1825 nach der Ausmalung im grossen Saal des Hertenstein-Hauses in der Stadt Luzern vermutlich von Hans Holbein d.J. um 1517.

In einer späteren Phase wurde innen an die Südwestecke der Umfassungsmauern ein im Grundriss quadratischer, ursprünglich vermutlich viergeschossiger Turm gebaut. Der Turm deckt eine Luzidennische zu und sitzt vermutlich auf der Krone der Umfassungsmauer. Zum ursprünglich obersten Geschoss führt eine Rundbogentüre mit Balkenkanal. Zum einstigen Dachstuhl des Turmes könnten leere Löcher für diagonal verlaufende Rundhölzer im obersten Geschoss gehören.

Die weiteren Um- und Ausbauten sind mit grosser Wahrscheinlichkeit eine Folge des historisch überlieferten Brandes von 1478. Bauarbeiten am Schloss Buonas sind in den Jahren 1494 bis 1498 unter der Familie Hertenstein historisch überliefert. Bei den Fensterchen im nordöstlichen Kellerraum wurden verbrannte Sturzbretter durch unverbrannte Bretter aus Eiche ersetzt, die einiges nach 1440 (d) geschlagen wurden (ohne Splint). Die übrigen Hölzer sind alle 1495 (d) bis et-

wa 1500 (d; ohne Rinde) gefällte Fichten: Im nordwestlichen Kellerraum lassen sich drei Deckenbalken und der Unterzug nach 1498 (d) datieren. Das zweite und dritte Obergeschoss wurden in Fachwerk neu aufgebaut. Die im Innern eindrücklich in Erscheinung tretende, mit Ochsenblutfarbe bemalte Konstruktion lässt sich nach 1494 (d; ohne Rinde) datieren. Im Turm wurde der gewölbte Archivraum eingebaut; die darunter liegenden Bodenbalken haben ihr Endjahr bei 1491 (d; ohne Rinde). Das Walmdach des Turmes wurde zusammen mit dem Aufbau der Zinnen des obersten Wehrgeschosses aufgesetzt. Das Fälljahr der datierten Dachstuhlhölzer liegt bei 1495 (d; mit Rinde).

Der alte Sitz der seit 1130 erwähnten Herren von Buonas ist noch nicht lokalisiert. Der Kern von Schloss Buonas scheint jedenfalls eine jüngere Anlage des 13. Jahrhunderts zu sein, wobei unklar ist, ob ein Herr von Buonas oder Ulrich von Hertenstein der Bauherr war. Die baugeschichtlichen Beobachtungen bestätigen aber, dass das Schloss 1478 ausgebrannt war und erst um 1495 bis 1511 neu ausgebaut wurde. Es behielt bis heute weitgehend die Gestalt des spätmittelalterlichen Sitzes der Familie Hertenstein. Das Schloss blieb von modernen Umbauten nicht zuletzt deshalb verschont, weil ab 1871 das «Neue Schloss» als Wohnsitz und 2000/01 das «Roche Forum Buonas» als neues Zentrum an anderer Stelle auf der Halbinsel errichtet wurden.

*Kantonsarchäologie Zug,
Adriano Boschetti-Maradi*

Hünenberg ZG

Geplante Sanierung der Burgruine

Die Burgruine Hünenberg im Kanton Zug wurde 1944 bis 1951 unter der Leitung des Amateurarchäologen Emil Villiger freigelegt und 1961/62 konserviert. Heute sind einzelne Mauern, insbesondere die Reste des Bergfriedes, wieder in dringend sanierungsbedürftigem Zustand. Die Sanierung der Anlage wird von



Burgruine Hünenberg: Arbeitsaufnahme bei der Rekonstruktion des Portalbogens, vermutlich 1945/46. Legende auf der Rückseite des Fotoabzuges: «Hinterer Ausgang des Pferdestalles» (Nachlass Emil Villiger).

Eigentümerschaft, Einwohnergemeinde und Kanton vorbereitet. In diesem Rahmen führten Studierende am Lehrstuhl für Mittelalterarchäologie am Kunsthistorischen Institut der Universität Zürich in Zusammenarbeit mit der Kantonsarchäologie Zug im Sommer 2005 archäologische Voruntersuchungen durch. Bei den auf mehrere Kampagnen hin angelegten Untersuchungen sollen die Ergebnisse Villigers überprüft, weiterführende Fragen abgeklärt, die geplanten Sanierungsarbeiten begleitet und möglicherweise weitere Sondierungen ausserhalb des eigentlichen Burghügels vorgenommen werden.

Die Burg Hünenberg war Sitz des gleichnamigen Geschlechts von kyburgischen, später habsburgischen Dienstleuten, die im 12. bis 14. Jahrhundert zur lokalen Führungsschicht zählten. Die Burg ging in mehreren Umbauphasen aus einer hochmittelalterlichen Anlage mit Ringmauer hervor. Diese Anlage wurde vermutlich in der ersten Hälfte des 13. Jahrhunderts mit einem Turm bewehrt. Im Spätmittelalter verlor die Burg an Bedeutung. Der Turm stand aber gemäss alten Ansichten bis ins 18. Jahrhundert noch in weiten Teilen aufrecht. Die Ausgrabungen Villigers, die im Rahmen der laufen-

den archäologischen Untersuchungen ebenfalls neu bearbeitet werden sollen, haben dank einer umfangreichen Fotodokumentation aufschlussreiche Hinweise zur Baugeschichte und zahlreiche, zum Teil einzigartige Funde (Architekturfragmente, Gefäss- und Ofenkeramik, Waffen etc.) geliefert.

Kantonsarchäologie Zug, Adriano Boschetti-Maradi und Peter Holzer; Kunsthistorisches Institut der Universität Zürich, Georges Descœudres und Gabi Meier

St. Andreas, Cham ZG

Untersuchungen auf der Halbinsel

Die Halbinsel St. Andreas am Nordufer des Zugersees ist aus archäologischer Sicht zugleich einer der bedeutendsten wie auch einer der unbekanntesten Orte im Zugerland. Als älteste sichere Hinweise auf eine Besiedlung sind die Reste neolithischer Dörfer (ca. 3670, 3140 und 2700 v. Chr.) bei der Badeanstalt zu nennen. Auf der Hügelkuppe darf aufgrund von Münzfunden eine römische Siedlung vermutet werden. Dort steht das 1282 erstmals erwähnte Schloss St. Andreas,

dessen unregelmässig runde Umfassungsmauer mit «Mantelmauerburgen» des 12. Jahrhunderts zu vergleichen ist. Auf der Halbinsel vor der Burg befand sich eine Siedlung mit Markt. Bis heute zeichnet sich der mächtige Graben, der die Vorburgsiedlung befestigt haben dürfte, deutlich im Gelände ab. Kaiser Karl IV. verlieh St. Andreas 1360 auf Ersuchen der Hünenberger das Stadtrecht. Diese aussergewöhnlich späte formelle Stadtgründung erklärt sich aus der Konkurrenz gegenüber der seit 1352 unter eidgenössischem Einfluss stehenden Stadt Zug. Eidgenossen sollen im Sempacherkrieg 1386 das Städtchen zerstört haben. Jedenfalls kam die Herrschaft 1390 an die Stadt Zug und wurde zur Vogtei Cham geschlagen. 1533 gelangte die ruinöse Burg in Privatbesitz und erlebte während der Frühen Neuzeit mehrere Besitzerwechsel und Renovationen, bis die Anlage samt Park 1903 bis 1906 im Auftrag von Adelheid Page-Schwerzmann von Dagobert Keiser zum prachtvollen historistischen Wohnschloss umgebaut wurde.

Aus verschiedenen Anlässen wurden im Jahr 2005 an der Kapelle St. Andreas und am «Turmhaus», einem Wohnhaus auf der Halbinsel, archäologische Untersuchungen durchgeführt. Bereits anlässlich der Restaurierung 1942 führte der Amateurarchäologe Emil Villiger in der Kapelle eine Ausgrabung durch. Die Reste der Vorgängerbauten sind seither unter dem Fussboden in einem kleinen Kellerraum öffentlich zugänglich. Ihre erneute Untersuchung von Peter Eggenberger und Peter Holzer erbrachte folgende Erkenntnisse zur Baugeschichte: Das älteste Bauwerk war ein Bau mit rechteckigem Grundriss, dessen Boden 2 m unter dem heutigen Kapellenboden lag. Das Gebäude war vermutlich mehrgeschossig und lehnte am Hang. Es handelte sich um einen Profanbau, der älter als der erste Sakralbau ist und also zur Burg des 11. oder 12. Jahrhunderts gehören oder sogar aus römischer Zeit stammen könnte. Die bisherige Interpretation, wonach es sich um die Kapelle des 858 erwähnten Königshofes «Chama» handelte, muss daher fallen gelassen werden. Die Mauern des Profanbaus wurden teilweise für die erste Kapelle verwendet. Diese bildete einen kleinen Saalbau mit eingezogener, halb-

kreisförmiger Apsis. Das untere Geschoss des teilweise abgebrochenen Profanbaus wurde aufgefüllt. Die Apsisform sowie das lagenhafte Mauerwerk der Kapelle weisen auf eine Datierung wohl im 12. oder 13. Jahrhundert hin. Es könnte sich um die alte «Burgkapelle» handeln. Der bestehende Kapellenbau mit seinem Kirchturm ersetzte 1486 bis 1489 diese romanische Kapelle.

Das so genannte Turmhaus steht am Nordostrand der Halbinsel. In der Nähe des Hauses stand gemäss alter Überlieferung ein Torturm des Städtchens, von dem das Haus seinen Namen erhalten haben dürfte. Wegen zum Teil historisierender Umbauten des 20. Jahrhunderts war eine oberflächliche Beurteilung des Gebäudes zwar nicht einfach. Dennoch lässt sich Folgendes festhalten: Das Turmhaus erhebt sich mit zwei Obergeschossen auf einem Keller über längsrechteckigem Grundriss und wird von einem nachträglich aufgesetzten Dach abgeschlossen. Das Haus besteht aus einer bis unter die Traufe gemauerten und verputzten Westhälfte und einer als Ständerbau ausgeführten Osthälfte, wobei unklar bleibt, welcher Teil älter ist. Die Eichenschwelle der Ostfassade konnte dendrochronologisch ins Jahr 1481 (mit zwei oder drei Splintringen) datiert werden. Das Fälldatum dürfte um 1490 anzusetzen sein. Die historische Überlieferung zeigt, dass dieses Datum die Bau- oder Umbauzeit des Hauses tatsächlich bestimmen dürfte. Laut historischer Nachrichten war das Haus die alte Kaplanei (d.h. das Wohnhaus des Kaplans) der Kapelle St. Andreas. 1477 übernahm die Stadt Zug den Kirchensatz von St. Andreas und liess alsbald die Kapelle neu erbauen. Im Urbar von St. Andreas aus dem Jahr 1495 ist das Haus des Kaplans erwähnt: «Item Sant capplany pfruong hat ein eigen huss und hoffstat mit den boungarten [...] in der Vorburg by turn gelegen.» Die Kaplanei soll nach einem Brand 1650 in einem anderen Haus eingerichtet und das Turmhaus zum Pächterhaus umgebaut worden sein. Das heutige Kaplanhaus ist ein 1757/58 umgebautes Gebäude gegenüber der Kapelle auf dem Hügelsporn.

*Kantonsarchäologie Zug,
Adriano Boschetti-Maradi*



Cham ZG, Kapelle St. Andreas. Ansicht an die Westmauer des ältesten Bauwerks im Kellerraum unter der Kapelle. Die Mauer stammt von einem Profanbau, der älter als die Kapelle des 12. oder 13. Jahrhunderts ist (Kantonsarchäologie Zug, Peter Holzer).



Cham ZG, «Turmhaus» auf der Halbinsel St. Andreas. Ansicht an die Südfassade. Der Ostteil rechts geht auf einen wahrscheinlich um 1490 als Kaplanei erbauten Ständerbau zurück (Heinz Egger).



Cham ZG, Halbinsel St. Andreas. Lithographie von Johann Caspar Moos 1819. Legende: «a. Das Schloss. b. Die Kirche c. Das alte Caplanei Haus. d. Das heutige. e. Wo noch anfangs des XVII. Saec. ein starker Thurm stand.»

Gamsenmauer, Brig-Glis VS

Bemerkungen zur Bedeutung der Landmauer in Gamsen

«Es ist sinnvoll, den Bau der Mauer in die Zeit von 1350–1355 einzuordnen. Im Jahre 1352 zog Graf Amadeus VI. von Savoyen zweimal gegen die Oberwalliser Gemeinden zu Felde. Beide Feldzüge endeten mit der Niederlage der Oberwalliser und den demütigenden Friedensverträgen von Salgesch und Sitten. Allerdings unterzeichneten die Zehnden Goms, Mörel und Naters den Vertrag von Salgesch nicht; sie fanden in einem Bündnis mit Urseren 1346 Rückhalt in Uri. 1354 wurde ein Beistandspakt mit den Waldstätten abgeschlossen, im gleichen Jahr wird der Adelige Johann von Attinghausen in einer Urkunde als Schutzherr (...) genannt. (...) Am 10. Oktober 1355 schlossen sich sämtliche Gemeinden des Oberwallis von Leuk aufwärts zu einem Schutz- und Trutzbündnis zusammen. Nach diesem Zusammenschluss wäre die Landmauer wohl nicht mehr an dieser Stelle erbaut worden.» Dies schreibt der Historiker Robert Walpen 1996 aufgrund der Forschungen von L. Blondel, W. Ruppen, M. Schmidhalter und anderer (Robert Walpen, *Befestigte Orte im mittelalterlichen Wallis*. Blätter aus der Walliser Geschichte 28, 1996, 81–115). Die Landmauer in Gamsen signalisiert demnach den Augenblick der höchsten Bedrohung durch die savoyische Expansionspolitik, den wohl gefahrvollsten Punkt in der Walliser Geschichte. Sie ist umgekehrt Zeugin entschlossener Walliser Selbstbehauptung und des Einflusses der Waldstätte.

Dort und im benachbarten Glarus war der Bau einer ganzen Anzahl von Letzinen (Arth am See, Oberarth, Morgarten, Rothenthurm, Brunnen, Stansstad, Näfels) ein wichtiges Instrument im Kampf gegen Habsburg. Von diesen Letzinen sind allerdings mehrheitlich nur noch bescheidene Mauer- und Wallreste erhalten geblieben. Die Gamsenmauer dagegen zeigt sich trotz Beeinträchtigungen durch Zerfall und moderne Bautätigkeit bis heute als eindrückliches Denkmal und landschaftsprägendes Bauwerk.

Ihren Zweck als Grenzwirk erfüllte die Gamsenmauer offenbar nur während kurzer Zeit. Die von Archäologen neulich

nachgewiesene Erhöhung erfuhr sie deshalb möglicherweise in ihrer zweiten Funktion als Wuhrmauer gegen die Verheerungen der Gamsa. In späterer Zeit riss dieser Wildbach aber doch eine Lücke unterhalb der Mitte in die Mauer und überflutete das dahinter liegende Kulturland mit seinen Geschiebmassen, wie das heutige Relief der Wiesen noch eindrücklich zeigt. Dies dürfte der Anlass zum Bau der neueren und stärkeren Wuhrbauten weiter westlich gewesen sein.

Obwohl nun beidseits von Kulturland umgeben, behielt die Gamsenmauer landschaftsprägenden Charakter: Die Grundstücksgrenzen und das System der Bewässerungsgräben richten sich nach ihrem Verlauf, und auf dem landwirtschaftlich unproduktiven Mauerstreifen selber entwickelte sich eine markante, klimatisch wirksame Hecken- und Baumwand (deren Wurzeln allerdings dem Mauerwerk zusetzen). Leider wurden diese Fakten im Zonenplan nicht berücksichtigt. Es bedurfte in den letzten Jahren grosser Anstrengungen auf allen Stufen des Gemeinwesens, Gemeinde, Kanton und Bund, besonders aber privater Organisationen, seit 1995 angeführt von der *Stiftung Landmauer Gamsen*, um dem Zerfall der Mauer und der Zerstörung und Verbauung des Umfeldes Einhalt zu gebieten.

Die Einweihungsfeier am 27. Oktober 2005 ist deshalb ein wichtiger Meilenstein auf dem Weg der Erhaltung der Landmauer von Gamsen als eines landesgeschichtlichen Denkmals und eines die Kulturlandschaft prägenden Bauwerkes.

Lukas Högl, Bundesexperte

Grafenberg, Fläsch GR

Mörderburg wird gesichert

Auf Bündner Hoheitsgebiet und im Gemeindegebiet von Fläsch befindet sich auf einer leichten Anhöhe über der St. Luzisteig die Burgruine Grafenberg, auch Mörderburg genannt. Die Ruine bereitete den verantwortlichen Denkmalpflegern und Archäologen aus Graubünden und Liechtenstein seit langem Sorge wegen akuter Einsturzgefahr. Die bedrohlichen Ausbrüche im Mauerfuss der 25 m langen und zweieinhalb Stockwer-

ke hohen Mauern sind im Rahmen der laufenden Sicherungskampagne bereits geschlossen worden. Damit ist deren Standfestigkeit wieder gewährleistet. Gegenwärtig wird an der Festigung der seitlichen Mauerabbrüche und der Mauerkrone gearbeitet.

Nach weiteren sichtbaren Mauerresten zu schliessen, scheint die Hauptburg zu einem mächtigen Bau mit einer Grundfläche von 11 auf 42 m zu gehören. Er thronte einst auf dem Felshügel und beherrschte die Strasse von den Bündner Alpenpässen zum Bodensee. Direkt unter der Burg sperrte eine Letzimauer, deren Reste im dortigen Waldstreifen noch gut zu erkennen sind, den Weg und das Tal an seiner schmalsten Stelle. Die Burg wird zu ihrer Zeit in keiner Urkunde erwähnt. Dem Mauerwerkscharakter nach dürfte sie allerdings im 13. Jahrhundert errichtet worden sein.

Die Tatsache, dass die Ruine auf Fläscher Boden, also in Graubünden und somit in der Schweiz steht, der Boden aber Eigentum der liechtensteinischen Gemeinde Balzers ist, führte nach einer jahrelangen Vorbereitungszeit zu einer erfolgreichen zwischenstaatlichen Zusammenarbeit. Es wird mit einer Bauzeit von zirka zwei Monaten gerechnet. Ab etwa Anfang Juni 2005 wird wieder ein sicherer Besuch der Burgruine möglich sein.

pafl, Volksblatt, 4.5.2005

Hallwyl, Seengen AG

Abschluss der achtjährigen Sanierung

Mit einem Festakt ist im Juni 2005 die Neueröffnung des Schlosses Hallwyl gefeiert worden. Es wurde ab 1997 für über 22 Millionen Franken nach modernsten Richtlinien der Denkmalpflege saniert, restauriert und archäologisch untersucht. Die Burg war im 12. Jh. von den Herren von Hallwyl gegründet worden und blieb in deren Besitz bis zur Schenkung an den Kanton im Jahre 1994. Jede Generation hatte sichtbare Spuren hinterlassen. Gräfin Wilhelmina Kempe, die in Schweden ansässige Gattin von Walter von Hallwyl, veranlasste 1910 eine Restaurierung durch schwedische Architekten; ihr Ergebnis ist die heutige Form des Wasserschlosses. 1930 wurde aus dem Schloss ein Museum, das von der Stiftung betrie-

ben wird. Es erhielt im Rahmen der Sanierung ein neues Erscheinungsbild und wurde mit modernen Hilfsmitteln ausgestattet. Der Präsident der Stiftung, Graf Michael von Hallwyl, erklärte dazu, seine Bedenken, ob sich diese Modernität integrieren lasse, seien nach dem ersten Besuch rasch verflogen. Der äussere Glanz des Schlosses setze sich jetzt im Innern fort. Mit dem Schenkungsvertrag zwischen dem Kanton Aargau und der Hallwyl-Stiftung – der Verpflichtung, diesem Juwel Sorge zu tragen – habe der Kanton nicht nur die Instandstellung der Schlossanlage, sondern auch die Darstellung der Geschichte der Familie von Hallwyl übernommen. In enger Zusammenarbeit von HistorikerInnen, Archäologen, Architekten und GestalterInnen ist eine neue, über

36 Räume verteilte Dauerausstellung entstanden. Beginnend im Mittelalter, führen 11 Themen durch verschiedene Epochen bis in die heutige Zeit. Ausgewählten Mitgliedern der Familie von Hallwyl wurden Texte zugeschrieben; über elektronische Hilfsmittel leiten sie die BesucherInnen auf ihrem Rundgang. Der Konservator, Thomas Frei, wünscht sich viele neugierige, kritische Besucher, die bereit seien, sich mit der Geschichte des Seetales und damit letztlich auch mit der eigenen Geschichte zu befassen.

Der Bund beteiligte sich mit 2,3 Millionen Franken an der Sanierung und begleitete sie in fachlicher Hinsicht. Jean-Frédéric Jauslin, Direktor des Bundesamtes für Kultur, würdigte in seiner Grussbotschaft das Schloss Hallwyl als

Kulturdenkmal von nationaler Bedeutung; damit gehöre es zum Fundus des schweizerischen Bewusstseins. Das Bundesamt habe nicht nur die Aufgabe, zeitgemässes Kunstschaffen zu fördern, sondern müsse auch das kulturelle Erbe bewahren. Dieses Engagement wolle der Bund auch unter den Vorgaben des neuen Finanzausgleichs als Verbundaufgabe mit den Kantonen weiterführen. Roger Sablonier, Professor am Historischen Seminar der Universität Zürich, dankte in der Festansprache den politischen Behörden. Er mahnte, die kulturelle Wertschöpfung nicht nur nach ökonomischen Kriterien zu beurteilen, denn die soziale und gemeinschaftsstiftende Wirkung solcher Institutionen sei hoch zu veranschlagen.

kfr in NZZ Nr. 145, 24.6.2005

Veranstaltungen

Basel

75 Jahre Burgenfreunde beider Basel Jahresprogramm 2006

Samstag, 14.1.2006

Jubiläumsanlass im Kleinen Klingental,
Unterer Rheinweg 26, Basel.

Donnerstag, 9.2.2006

Benno Hägeli, Luzern: Die Nebel von Vincennes oder der geheimnisvolle Donjon. Vom Rätsel der Grundsteinlegung zur Geheimniskrämerei um die Gefangenen. Kollegiengebäude der Uni Basel, Hörsaal 119, 18.15–19.00 Uhr.

Samstag, 1.4.2006 (Carfahrt)

Elsassausflug mit Jean-Marie Nick: Route du Vin, Husserey-les-Châteaux, Eguisheim.

Samstag, 29.4.2006

Jahresversammlung in Kappel am Albis und Schloss Hallwyl.

Samstag, 13.5.2006

Monika Wösthoff: Führung durch die Ausstellung «Hans Holbein d.J. Die Jahre in Basel 1515–1532». Kunstmuseum Basel, 10.30 Uhr.

25.–28.5.2006:

Auffahrtsexkursion ans deutsche Ufer des Bodensees.

Samstag, 24.6.2006 (Carfahrt)

Dr. Gerhard Hotz (Naturhistorisches Museum) und Liselotte Meyer (Anthropologin): Bestattungssitten im alten Basel. Gräber rund um den Münsterhügel.

Samstag, 9.9.2006 (Carfahrt)

Besondere Türme im Aargau. Traditioneller Ausflug mit der Gesellschaft Raurachischer Geschichtsfreunde und der Gesellschaft für regionale Kulturge-schichte Baselland.

Donnerstag, 12.10.2006

Dr. Gisela Wilbertz, Lemgo: «... damit der hohen Obrigkeit Satisfaction und Ehre verschaffet werde ...». Alltag und Lebenswelt von Scharfrichtern und Abdeckern (Wasenmeistern) in der frühen Neuzeit. Kollegiengebäude der Uni Basel, Hörsaal 119, 18.15–19.00 Uhr.

Donnerstag, 2.11.2006

Dr. Joachim Zeune, Eisenberg-Zell: Raubnest, Zwingburg oder Machtsymbol? Die mittelalterliche Burg im Licht neuer Forschungen. Kollegiengebäude der Uni Basel, Hörsaal 119, 18.15–19.00 Uhr.

Donnerstag, 30.11.2006

Dr. Elisabeth Crettaz, Zinal: Das neue Bild der alten Burg. Kitsch as Kitsch can um Schloss Vaduz. Kollegiengebäude der Uni Basel, Hörsaal 119, 18.15–19.00 Uhr.

Mehr unter www.burgenfreunde.ch

Biel

Das Rad/La roue

22.10.2005–25.6.2006

Vom Scheibenrad zum modernen Rad – eine Kulturgeschichte der Bewegung im Museum Schwab, Museum für Archäologie, Seedorfstr. 50, 2502 Biel.

Geöffnet: Di–Sa 14–18 Uhr, So 11–18 Uhr.

Themen:

Vom Scheibenrad zum modernen Rad – Das älteste Speichenrad der Schweiz – ViaRomana, Auf den Spuren der Römer – Unterwegs waren wir immer – Das Rad im Kulturkontext.

Mit zahlreichen Veranstaltungen und Aktionstagen.

Mehr unter www.muschwab.ch

Frankfurt am Main D

Burgen und Basare der Kreuzfahrerzeit

5.11.2005–26.2.2006

Sonderausstellung der Gesellschaft für Internationale Burgenkunde e.V. in Zusammenarbeit mit dem Institut für Stadtgeschichte, Frankfurt, im Archäologischen Museum Frankfurt Karmelitergasse 1, D-60311 Frankfurt a.M.

www.archaeologisches-museum-frankfurt.de

Geöffnet: Di–So 10–17 Uhr,

Mi 10–20 Uhr, montags geschlossen.

Die Ausstellung der Gesellschaft für Internationale Burgenkunde Aachen e.V. führt in die Geschichte der Kreuzfahrerzeit ein und stellt eine Auswahl von Burgen jener Zeit vor, die heute in Syrien, Jordanien, dem Libanon, Israel, Zypern und der Türkei liegen. Mittelpunkt der Ausstellung bildet das beeindruckende Modell der Johanniterburg Crac des Chevaliers auf einer Fläche von 36 qm. Rund 2000 massstabgerechte Figuren zeigen das zivile und militärische Alltagsleben in der Johanniterburg während der Belagerung durch den Mameluckensultan Baimbar im Jahre 1271.

Als Grundlage für dieses Modell dienten die von einer luxemburgisch-schweizerischen Forschungsgruppe (Werner Meyer und John Zimmer) 2004 erstellten Pläne des heutigen Bestandes, vor Ort aufgenommene Filme und die Darstellungen früherer archäologisch ermittelter Bauphasen. Dennoch bleiben wichtige Details hypothetisch: Hatte die Angriffsseite der Burg z.B. nur eine Ring- bzw. Schildmauer, oder war sie mit halbrunden Türmen in ähnlichen Abständen ausgestattet, wie wir sie an den Steilseiten der Burg finden? Die Modellbauer reagierten auf diese offene Frage auf die Weise, dass die Halbrundtürme der Ringmauer vor- und aufgesetzt sind und so je nach aktuellstem Forschungsstand wieder leicht entfernt werden können, ohne das Modell zu beschädigen.

Ein Modell des Basars von Aleppo mit rund 750 Figuren und Tausenden von Ausstattungsgegenständen vermittelt einen Eindruck vom bunten Marktleben des Vorderen Orients am Ende des Mittelalters. Zur Ausstellung erscheinen ein gleichnamiger Katalog sowie ein Kindermalbuch zum Thema Burgen und Basare.

Die Wandmalereien Jörg Ratgeb's im Refektorium des Karmeliterklosters zur Geschichte des Karmeliterordens und die Wandmalereien im Kreuzgang im Auftrag des Frankfurter Patriziats lassen sich auf die historischen Szenarien der Architekturmodelle beziehen und geben der Ausstellung ihren besonderen Reiz.

Marksburg/Braubach D

Castles and Towns of the Crusader Period in the Eastern Mediterranean Burgen und Städte der Kreuzzugszeit im Vorderen Orient

27.–29.1.2006

Europäisches Burgeninstitut – Einrichtung der Deutschen Burgenvereinigung e.V. und Gesellschaft für Internationale Burgenkunde

Leitung: Dr. Mathias Piana und Dr. Reinhard Friedrich

27.1.2006

13.00 Begrüssung und Eröffnung

13.30–15.00 Session 1

Crusader Cities I

Städte der Kreuzfahrer I

Leitung: Hartmut Hofrichter

Benjamin Z. Kedar, Hebrew University of Jerusalem

Castellum and civitas in the Latin Kingdom of Jerusalem

Adrian J. Boas, University of Haifa

Jerusalem in the Time of the Crusades: Its Role in Crusader Town Building

Mathias Piana, Augsburg

From Tripoli to Tyre: Urban Layout and Fortification of the Levantine Coastal Towns in the Middle Ages

15.30–17.00 Session 2

Crusader Castles / Kreuzfahrerburgen

Leitung: Benjamin Z. Kedar

Israel Roll, Tel Aviv University

The Castle and Town of Arsuf in the Light of Recent Excavations

Yoseph Stepanisky, Israel Antiquities Authority

Crusader Tiberias: Recent Archaeological Discoveries and New Insights

Amos Kloner, Bar-Ilan University, Ramat Gan

The Crusader Fortification at Beth Guvrin

28.1.2006

8.30–10.00 Session 3

Muslim Cities / Moslemische Städte

Leitung: Heinz Gaube

Julia Gonnella, Freie Universität Berlin

Recent Studies on the Citadel of Aleppo

Cristina Tonghini,

Università Ca' Foscari di Venezia

Shayzar: Study of a Fortified Settlement in Bilad ash-Sham

Heinz Gaube, Universität Tübingen

The Islamic City in the Levant – The Example of Aleppo

10.30–12.00 Session 4

Muslim Castles / Moslemische Burgen

Leitung: Julia Gonnella

Benjamin Michaudel, Institut Français du Proche-Orient, Damas
Ayyubid and Mamluk Fortifications in Coastal Syria from the End of the 12th to the Beginning of the 14th Century

Kate Raphael, Jerusalem
Mighty Towers and Feeble Walls: Ayyubid and Mamluk Fortifications in the late 12th and early 13th Centuries

Cyril Yovitchitch, University of Paris IV, Paris-Sorbonne
Qal'at Najm: First Results of an Architectural Survey

13.30–15.00 Session 5
The Crac des Chevaliers
Der Crac des Chevaliers
Leitung: Cord Meckseper

Reuwen Amitai, Hebrew University of Jerusalem
The Ongoing Refinement of Mamluk Siege Warfare: The Conquest of Hisn al-Akrad (Crac des Chevaliers) in 1270

Daniel Burger, München
Der Crac des Chevaliers im Lichte neuer Forschungen. Das Beispiel Tore und Zugänge in die Burg

Werner Meyer, Basel, und *John Zimmer*, Luxembourg
Crac des Chevaliers: Ergebnisse der archäologischen Erforschung

15.30–17.00 Session 6
Crusader Cities II
Städte der Kreuzfahrer II
Leitung: Mathias Piana

Jochen Burgtorf, California State University, Fullerton
Margat and Valenia in the 12th and 13th Centuries

Udo Arnold, Universität Bonn
Die Rolle der Stadt Akkon für den Deutschen Orden

Dankwart Leistikow, Dormagen
Die Zitadelle im Rahmen der Stadtbefestigung von Jerusalem

29.1.2006
8.30–10.00 Session 7
Crusader-Muslim Castles / Fränkisch-Moslemische Burgen
Leitung: Cristina Tonghini

Balázs Major, Catholic University of Hungary
Shaqif Darkush – A Northern Syrian Cave Castle from the Time of the Crusades

Sauro Gelichi, Università Ca' Foscari di Venezia
Harim: A Crusader-Muslim Castle of the Northern Syria. An Archaeological Approach

Jean Yasmine, Directorate General of Antiquities Beirut
Beaufort Castle (Qal'at Chqif 'Arnoun) – A New Survey, a New Reading

Hannes Möhring, Braunschweig
The Muslim Strategy of Demolishing Frankish Fortresses

11.00–13.00 Session 8
Neighbours and Followers / Nachbarn und Nachfolger
Leitung: Karl Borchardt

Hartmut Hofrichter, Universität Kaiserslautern
Zum Turm als Wehr- und Wohnbau im mittelalterlichen Armenisch-Kilikien

Michael Losse, Marburg
Kástro oder Chóra? Befestigte Siedlungen und Klöster im Johanniter-Ordensstaat (1306/07–1522)

Andrew Petersen, United Arab Emirates University
Muslim Fortifications at the Time of the Crusades – the Turkish contribution

Schlussdiskussion

Tagungsort:
Marksburg, Festsaal der Schänke
D-56338 Braubach am Rhein

Tagungsgebühr:
€ 140.– Nichtmitglieder
€ 125.– Mitglieder der DBV
€ 110.– Studenten

In der Tagungsgebühr enthalten sind das Abendessen am 27.1.2006, das Mittagessen und Abendessen am 28.1.2006 sowie die Pausenverpflegung und Pausengetränke.

Wir bitten um Überweisung der Tagungsgebühr bis zum 9.1.2006:
Konto: 0 202 508 316 bei der Volksbank Rhein-Lahn (BLZ 570 928 00),
BIC: GENODE51DIE,
IBAN: DE07 5709 2800 0202 5083 16
Hinweise zur Übernachtung in Braubach und Umgebung erhalten Sie vom Veranstalter.

Veranstalter:
Europäisches Burgeninstitut,
Einrichtung der Deutschen Burgenvereinigung e.V.
Schlossstrasse 5
D-56338 Braubach
Tel. 02627 974156
Fax: 02627 970394
E-Mail: ebi.sekretariat@deutsche-burgen.org
Internet: www.deutsche-burgen.org
Ein Anmeldeformular kann von der Website der Deutschen Burgenvereinigung abgerufen werden.

Die Veranstaltung wird von der Gerda-Henkel-Stiftung, Düsseldorf, finanziell unterstützt.

Publikationen

Dächer der Stadt Basel

Hrsg. von der Basler Denkmalpflege, Basel 2005 – 474 Seiten, mit über 600 Abbildungen (z.T. in Farbe), Format A4, gebunden – Fr. 68.–

Zu beziehen bei Basler Denkmalpflege, Buchbestellungen, Untere Rheinweg 26, CH-4058 Basel.

ISBN 3-9522166-0-7

Inhalt:

Alexander Schlatter: Das Dach als Nutzraum. Ders.: Das Dach als denkmalpflegerische Aufgabe. Hans Ritzmann: Vermessung und Planaufnahmen von Dachwerken. Burghard Lohrum: Pfettendach und Sparrendach. Thomas Lutz: Das Bauholz: Flösserei, Provenienz, Handelsformen, Kennzeichnung. Bernard Jaggi: Historische Dachwerke in Basel. Ders.: Zeichen an Dachwerkholzern. Daniel Reicke: Schriftquellen und baugeschichtliche Befunde zu frühen Basler Dächern. Rebekka Brandenberger: Die Ausbildung von Dachfuss und Traufe anhand ausgewählter Beispiele. Romana Anselmetti: Das Mansarddach in der Stadt Basel. Bruno Thüring: Das Flachdach. Markus Schmid: Schieferdächer in Basel. Thomas Lutz: Kupfer, Gold und Farben – Der Dachreiter von St. Martin. René Hug: Über 400 Jahre alt – Die Spenglerarbeiten an der Turmspitze der Martinskirche. Lucia Tonezzer: Die gotischen Dachziegel der Niklauskapelle. Richard Bucher/Thomas Lutz: Basler Dachziegel. Burghard Lohrum: Illustrierte Fachbegriffe zu historischen Dachwerktypen und ihren Bestandteilen.

Archäologischer Dienst Graubünden – Denkmalpflege Graubünden Jahresberichte 2004

Chur 2005 – 182 Seiten, mit Farb- und sw.-Abbildungen, Format 21,5 × 27 cm, broschiert.

ISBN 3-9521836-6-0

Aus dem Inhalt:

Augustin Carigiet/Mathias Seifert, Splü-

gen, Ruine «Zur Burg» (S. 142–149).

Peter Mattli, Zizers, Oberes Schloss: Kurzbericht zur Restaurierung 2003/2004 (S. 169–172).

Heimatkunde des Wiggertals 63, 2005/2006

Hrsg. von der Heimatvereinigung Wiggertal. Buchverlag Willisauer Bote, Willisau 2005 – 204 Seiten mit zahlreichen Farb- und sw.-Abbildungen, Format 17 × 23,5 cm, broschiert.

ISBN 3-909221-54-8

Aus dem Inhalt:

Jonathan Frey, Jürg Manser: Haus Bergli: Die Stadtburg von Willisau (S. 36–50). Ferdinand Andermatt: Die Kyburger auf Kastelen (S. 121–125); ders.: Der Ausichtsturm auf Kastelen (S. 128–132).

Pfälzisches Burgenlexikon Band 3 (I bis N)

Hrsg. von Jürgen Keddigkeit, Ulrich Burkhardt, Alexander Thon und Rolf Übel. Institut für pfälzische Geschichte und Volkskunde, Kaiserslautern 2005 – 750 Seiten, ca. 300 überwiegend farbige Abbildungen (Fotos, Luftaufnahmen, historische Ansichten und Pläne) sowie ca. 140 Kartenausschnitte, Leinen mit Schutzumschlag – € 34.–

Burgen gehören zu den bekanntesten und beliebtesten Wahrzeichen der Pfalz. Daher verwundert es nicht, dass seit der «Entdeckung der Burg» im Zeitalter der Romantik eine geradezu ausufernde Zahl von Publikationen, meist feuilletonistischer Art, über pfälzische Burgen erschien. Umso mehr erstaunt es, dass die Pfalz bisher eines umfassenden Burgenlexikons entbehrt. Nach den erfolgreichen ersten beiden Bänden (Band 1, 2., erweiterte und verbesserte Auflage 2003, 524 Seiten; Band 2 2002, 448 Seiten) ist nun der dritte Band erschienen: Das reich bebilderte Werk wird den wissenschaftlichen Ansprüchen mehr als gerecht.

Neue Forschungen zum frühen Burgenbau

Forschungen zu Burgen und Schlössern 9. Hrsg. von der Wartburg-Gesellschaft zur Erforschung von Burgen und Schlössern in Verbindung mit dem Germanischen Nationalmuseum.

Inhalt:

Vom frühmittelalterlichen Burgenbau bis ins 11. Jahrhundert:

Werner Meyer: Vorgeschichtlich-frühmittelalterliche Traditionen im frühen Burgenbau Rätiens. Norbert Wand: Die Anfänge des mittelalterlichen Burgenbaus in Althessen – die fränkischen Grossburgen aus der Zeit der Sachsenkriege. Peter Ettel: Frühmittelalterlicher Burgenbau in Nordbayern und die Entwicklung der Adelsburg. Hans-Wilhelm Heine: Frühe Burgen in Niedersachsen (10. bis 12. Jahrhundert).

Die Anfänge des Hochmittelalterlichen Burgenbaus:

Dieter Barz: Bauliche Entwicklung der «Adelsburg» im 10. und 11. Jahrhundert in Mittel- und Westeuropa. Daniel Burger: Höhenburgen des 11. und frühen 12. Jahrhunderts in der Fränkischen Schweiz und ihren Nachbarregionen. Tomáš Durdik: Přimda – die älteste Steinburg in Böhmen. Birgit Friedel: Die Vohburg – Eine frühe Burg an der Donau. Thomas Steinmetz: Homburg am Main als Burg des 8. und 12. Jahrhunderts. Thomas Biller: Die «domus» Kaiser Friedrichs I. in der Reichsburg Kaiserslautern. Burgundisch-lothringischer Einfluss im frühen Pfälzenbau der Staufer.

Burgen und frühe Schlösser in Mitteldeutschland:

Yves Hoffmann: Steinbauten des 11. und 12. Jahrhunderts auf Burgen im Gebiet des heutigen Sachsen. Ein Beitrag zur zeitlichen Gliederung des Burgenbaus. Ines Spazier/Heiner Schwarzberg: Die Burg Henneberg/Südthüringen im 11. und 12. Jahrhundert. Reinhard Schmitt: Die Lauenburg im Harz und der frühe Burgenbau im ostfälischen Raum. Thomas

Biller/Daniel Burger/Tomáš Durdik: Die Rothenburg am Kyffhäuser – zur Baugeschichte der Kapelle. *Tim Trepper*: Der spätgotische Umbau der Burg Gnadstein. *Wolfgang Schwabenicky*: Das Schloss Sachsenburg bei Frankenberg und sein Vorgängerbau – Ergebnisse der Bauforschung 2002–2004.

Zu beziehen bei G. Ulrich Grossmann, Vorsitzender Wartburg-Gesellschaft, Kartäuserstr. 1, D-90402 Nürnberg – € 45.–

Baudenkmäler in Rheinland-Pfalz 2004

Hrsg. vom Landesamt für Denkmalpflege Rheinland-Pfalz, Abteilung Bau- und Kunstdenkmäler sowie Burgen, Schlösser, Altertümer. Verlag Philipp von Zabern, Mainz 2005 – 172 Seiten mit 159 Farb- und 28 sw.-Abbildungen, Format 23 × 29 cm, gebunden. ISBN 3-8053-3552-0 ISSN 1614-4627

Der Umgang mit Burgen und Burgruinen ist ein «heisses» Eisen. Die Bandbreite von der kaum wahrnehmbaren Sicherung über «sanierte» Mauern bis zu Ergänzungsbauten und Rekonstruktionen offenbart eine oft irritierende Vielfalt. Das neue Jahrbuch widmet sich diesem Spannungsfeld mit einem Rückblick auf die Tätigkeiten an ausgewählten Burgen und Ruinen in den letzten Jahrzehnten. Brisanz und Aktualität dieses Themas rechtfertigen eine Fortsetzung im kommenden Jahr. Neben diesem Schwerpunkt liefern die bewährten Rubriken wieder Einblicke in die abwechslungsreiche denkmalpflegerische Tätigkeit. «Burgen, Schlösser, Altertümer» legt einen diesjährigen Akzent auf die Konzepte für neue Eingangsbereiche einerseits und auf aktuelle Forschungsergebnisse an Burgen andererseits. Die Rubrik UNESCO wird mit einer Darstellung der organisatorischen Strukturen im Welterbe *Oberes Mittelrheintal* fortgesetzt.

Aus dem Inhalt:

Wolfgang Brönner: «So wenig wie möglich und so unwahrnehmbar wie möglich» – Zum Umgang mit Burgen und Burgruinen. *Günther Stanzl*: Denkmal-

pflege an Burgen und Burgruinen – Wandel der Methoden und Konzepte. *Ders.*: Ein Schwimmbad im Burgfels – Burg Altenwied bei Neustadt an der Wied. *Doris Fischer/Angela Schumacher*: Ein Verein in Finanznot – Burg Balduinstein. *Jan Meissner*: Untersuchung und Forschung als Restaurierungsvorbereitung – Die kurfürstliche Trierer Stadtburg in Boppard. *Brigitta Enders/Günther Stanzl*: Komplexes Gefährdungspotential und differenziertes Gesamtkonzept – Burg Drachenfels bei Busenberg. *Günther Stanzl*: «Revitalisierung mittelalterlicher Erlebnisräume» – Die Ehrenburg bei Brodenbach. *Ders.*: Sensible Erhaltung ohne Nutzung – Burg Fürstenberg bei Rheindiebach. *Doris Fischer*: Wege und Weinberge – Burg Gutenfels bei Kaub. *Günther Stanzl*: Fehlgegangene Instandsetzung – Burg Hammerstein. *Georg Peter Karn*: Von Fledermäusen und Wettbewerben – Die Haderburg bei Bad Dürkheim. *Günther Stanzl*: Grillbuden und Pappfelsen – Die Laurenburg. *Brigitta Enders/Günther Stanzl*: Archäologie und Tourismus – Burg Lemberg. *Ewald Wegner*: «Trümmerstätte von grossem Stimmungsreiz» – Burg Metternich bei Beilstein. *Günther Stanzl*: Kein Sorgenkind mehr – Burg Neublankenheim bei Üxheim-Ahütte. *Maria Wenzel*: Ein neues Ausbauprojekt – Burg Oberstein in Idar-Oberstein. *Ulrich Kerkhoff*: Kein «Glaspalast» in der Ruine – Burg Olbrück bei Hain. *Kurt Frein*: Eine junge Ruine von exzeptionellem Wert – Burg Reichenberg. *Maria Wenzel*: Lange Wege zum Ausbau – Die Tiefburg in Reipoltskirchen. *Joachim Glatz*: Wohnen in der «Ruine» – Burg Rheinstein bei Trechtingshausen. *Ewald Sebald*: Eine Burg mit Kegelbahn und Schwimmbad? – Die Sauerburg über Sauerthal. *Jan Meissner*: Ausbau und Grenzen der Belastbarkeit – Die Schönburg über Oberwesel. *Georg Peter Karn*: Andauernder Lernprozess – Die Wachtenburg über Wachtenheim a.d. Weinstrasse. *Ewald Wegner*: Eine Burgruine wie aus dem Bilderbuch – Burg Winneburg bei Cochem. *Georg Peter Karn*: Ruine mit Eingriffen – Die Wolfsburg bei Neustadt a.d. Weinstrasse.

Burgen im Fluss Burgenlandschaft Aller-Leine-Tal

Ein Projekt des Landkreises Soltau-Fallingbostal in Zusammenarbeit mit der Archäologischen Arbeitsgemeinschaft e.V. und dem Niedersächsischen Landesamt für Denkmalpflege. Von Sigrun Ahlers, Henrike Anders, Anke von Fintel, Hans-Wilhelm Heine, Stephan Heinemann, Wilhelm Meyer, Christian Müller und Christian Schweitzer. Landkreis Soltau-Fallingbostal. Bad Fallingbostal 2005. – 80 Seiten, 75 durchgängig farbige Abbildungen, farbiger Umschlag, Broschur – € 13.–

Zu beziehen über Landkreis Soltau-Fallingbostal, Bauverwaltung, Winsener Str. 17, D-29614 Soltau. Tel.: +49 5191 970-643

ISBN 3-00-017281-56

In dem Buch wird erstmals zusammenfassend eine Burgenlandschaft vorgestellt, die überregional überhaupt nicht bekannt ist. Auf einer Strecke von 28 km zwischen Rethem und Engehausen, im Aller-Leine-Tal am Südrand der Lüneburger Heide (Niedersachsen), findet sich alle zwei Kilometer eine Burg! Die Archäologische Arbeitsgemeinschaft im Landkreis Soltau-Fallingbostal, die kommunale und staatliche Denkmalpflege sahen ihre Aufgabe darin, diese Anlagen zu erfassen, zu vermessen, zu prospektieren, dendrochronologische Untersuchungen und Luftbildbefliegungen vornehmen zu lassen sowie eine erste landesgeschichtliche Einordnung zu versuchen. Von der Zerstörung bedrohte Burghügel oder Böschungen konnten wiederhergestellt werden. Typenmässig gibt es sowohl Burgen vom Typ Motte, hoch- bzw. spätmittelalterliche ringförmige Niederungsburgen, aber auch klassische viereckige Wasserburgen, die später um- oder überbaut wurden. Damit sind sowohl Grundlagen für weitere nachhaltige Erhaltungskonzepte, touristische Erschliessung und weiter gehende archäologische und landesgeschichtliche Forschungen geschaffen. Das Titelbild zeigt ein Luftbild der Uhlenburg, die 1393/94 zerstört wurde. Auf dem Stich (Merian um 1650) sieht man die welfische Amtsburg Rethem mit der Allerbrücke.

**Bernhard Siepen, Karina Kiswa,
Nina Radermacher
Burgen und Basare der Kreuz-
fahrerzeit – ein Malbuch**

Ein Kindermalbuch zum Thema Burgen und Basare.

*Michael Imhof Verlag, Petersberg 2005 – 32 Seiten, 30 Abbildungen, Format 21,0 × 29,7 cm, geheftet – Fr. 11.10; € 5.09
ISBN 3-86568-059-3*

Anlässlich der Ausstellung «Burgen und Basare der Kreuzritterzeit» im Archäologischen Museum Frankfurt ist dieses Malbuch für Kinder erschienen. Unter Leitung des Architekten Dipl.-Ing. Bernhard Siepen, Vorsitzender der Gesellschaft für Internationale Burgenkunde e.V. Aachen (GIB), entstanden die figurenreichen Modelle des Crac des Chevaliers, einer grossen Kreuzfahrerburg im heutigen Syrien, und des Basars von Aleppo. Das vorliegende Malbuch zeigt Motive aus diesen Modellen. Sie wurden von zwei Schülerpraktikantinnen gezeichnet.

**Hans Altmann, Bernhard Siepen
Burgen und Basare
der Kreuzfahrerzeit**

*Begleitbuch zur Ausstellung im Archäologischen Museum Frankfurt. Hrsg. von der Gesellschaft für Internationale Burgenkunde Aachen e.V. Michael Imhof Verlag, Petersberg 2005 – 96 Seiten, 179 Farb- und 17 sw.-Abbildungen, Format 16,5 × 24,0 cm, Broschur – € 12.80; Fr. 23.30
ISBN 3-86568-046-1*

Das Ausstellungs- und Buchprojekt «Burgen und Basare» führt in die Geschichte der Kreuzfahrerzeit ein und stellt eine Auswahl von Burganlagen jener Zeit vor, die heute in Syrien, Jordanien, dem Libanon und Israel liegen. Das Buch beginnt mit einem Überblick zur Geschichte der Kreuzzüge, verfasst von einem der wichtigsten Kenner der Materie, Karl Borchardt. Nach kurzen Beiträgen zu den muslimischen Machthabern, dem Tempelorden, dem Deutschen Orden und dem

Johanniterorden im Heiligen Land sowie dem Kirchenbau der Kreuzfahrerzeit folgt ein Katalog ausgewählter Burgen, Festungen und Basare des Heiligen Landes. Das Ende des Buches widmet sich den beeindruckenden Modellen des in der Ausstellung gezeigten Basars von Aleppo und des Modells des Crac des Chevaliers mit der Darstellung der letzten Phase der Belagerung durch Mameluckensultan Qalawun im Jahre 1271, dem es gelang, die Burg zu erobern.

**Christof Krauskopf
Tric-Trac, Trense, Treichel**

*Untersuchungen zur Sachkultur des Adels im 13. und 14. Jahrhundert. Veröffentlichungen der Deutschen Burgenvereinigung e.V. Hrsg. vom Europäischen Burgeninstitut – Einrichtung der Deutschen Burgenvereinigung. Reihe A: Forschungen 11, Braubach 2005 – 232 Seiten, 45 Tafeln, Format A4, broschiert – € 45.–
ISBN 3-927558-23-0*

Inhalt:

Mittelalterlicher Adel und Realienkunde – Das Fundmaterial der Adelsitze – Die Entstehung und Entwicklung des mittelalterlichen Adels – Die Sachkultur des mittelalterlichen Adels und ihre Aussagefähigkeit – Die soziale Differenzierung des Adels – Ergebnisse der Untersuchung von Fundmaterial und Gebäudebestand – Fundkatalog.

Die Untersuchung stützt sich auf das Fundgut aus Schweizer, süddeutschen und mitteldeutschen Burgen ab. Aus der Schweiz sind dies Alt-Regensberg, Alt-Wartburg, Freudenu, Frohburg, Grenchen, Madeln, Mülenen BE, Scheidegg, Wasserburg Mülenen SZ und Wulp. Als süddeutsches Beispiel dient Wieladingen. Aus Hessen sind Rodersen, Schnellerts und Wartenberg vertreten; aus Thüringen Gommerstedt, Jenalöbnitz und Loden-schitz; aus Sachsen Groitzsch, ergänzt durch die Fundstelle Flaschberg in Kärnten.

**Werner Meyer
Da verfiel Basel überall –
Das Basler Erdbeben von 1356**

Mit einem geologischen Beitrag von Hans Peter Lauber. 184. Neujahrsblatt, hrsg. von der Gesellschaft für das Gute und Gemeinnützige Basel. Schwabe Verlag Basel 2006 – 230 Seiten mit 58 Farb- und sw.-Abbildungen, Format 17 × 24 cm, broschiert.

*ISBN 3-7965-2197-7
ISSN 1423-4017*

Das Erdbeben vom 18. Oktober 1356 gehört zu den schlimmsten Naturkatastrophen, die sich in historischer Zeit nördlich der Alpen ereignet haben. Die Stadt Basel wird durch die Erdstöße und die vom Beben ausgelösten Brände verwüstet. In einem Oval von etwa 80 auf 45 km Durchmesser werden um die sechzig Burgen, viele Kirchen und sonstige Gebäude auf schwerste beschädigt.

Auffallenderweise kommen nur wenige Menschen ums Leben. So kann unter einer tatkräftigen und entscheidungsstarken Führung der Wiederaufbau beginnen. Im Frühsommer 1357 kehrt Basel zur Normalität zurück, auch wenn sich die Wiederherstellung der zerstörten Bauwerke bis gegen 1370 hinzieht. Eine wirtschaftliche oder soziale Zerrüttung tritt nach dem Erdbeben nicht ein; 1362 hat die Stadt alle Schulden bezahlt.

Das vorliegende Buch versucht, aufgrund der schriftlichen Nachrichten und der archäologischen oder bauanalytischen Befunde den Verlauf des Erdbebens zu rekonstruieren, seine Auswirkungen zu verfolgen und die verschiedenen Reaktionen zu ergründen, wobei erstmals das gesamte Katastrophengebiet, nicht nur die Stadt Basel, in die Betrachtung einbezogen wird. Den geologischen Aspekten des Bebens ist ein separater Beitrag von Hans Peter Laubscher gewidmet.

In seiner gewohnt prägnanten, aber stets differenzierenden Art schildert Werner Meyer das Gesicherte, betont aber auch immer wieder, wenn etwas mangels Quellen nicht gesichert im Dunkeln bleibt. So kann der Zerfall der Burgen nicht überall eindeutig dem Erdbeben zugeschrieben werden; ein «Burgensterben» gab es schon vorher. Im Anhang befindet sich ein Katalog mit 69 Burgen, Burgstellen

oder nicht sicher identifizierten Objekten, die beim Erdbeben 1356 in Mitleidenschaft gezogen wurden.

Katja Zimmer in Bökenwise und in tüfels hüten

Fasnacht im mittelalterlichen Basel. 183. Neujahrsblatt, hrsg. von der Gesellschaft für das Gute und Gemeinnützige Basel. Schwabe Verlag Basel 2005 – 108 Seiten mit 33 Farb- und sw.-Abbildungen, Format 17 × 24 cm, broschiert. ISBN 3-7965-2092-8 ISSN 1423-4017

Die Reformation gilt in der Historischen Volkskunde allgemein als «Schwellenperiode», in der mittelalterliches Brauchtum, namentlich wenn es in Beziehung mit katholisch-kirchlichen Gepflogenheiten steht, einem starken Wandel bzw. einer nachhaltigen Repression unterworfen ist. Es ist somit kaum ein Zufall, dass im Gebiet der heutigen Schweiz Fasnachtsgebräuche, die auf traditioneller Kontinuität seit dem Ausgang des Mittelalters beruhen, weitgehend auf die katholischen Regionen beschränkt sind. Die grosse Ausnahme bildet Basel, wo sich in der Stadt und auf der Landschaft fasnächtliche Bräuche trotz obrigkeitlichem und kirchlichem Repressionsdruck seit dem 16. Jahrhundert halten können. Diese – mindestens für Schweizer Verhältnisse – doch etwas eigentümliche Stellung Basels in der Geschichte fasnächtlichen Brauchtums bildet den Hintergrund für die vorliegende Publikation. Seit gut anderthalb Jahrhunderten hat sich in Europa eine sehr ausgeprägte Regionalisierung des Fasnachts-, Faschings- oder Karnevalstreibens herausgebildet, dessen Unterschiedlichkeit ein solches Ausmass angenommen hat, dass die gemeinsamen Wurzeln kaum mehr sichtbar sind. Dazu kommt – gerade für Basel – eine seltene Intoleranz gegenüber «andersartigen» Fasnachtsbräuchen, eine Intoleranz, die nur das eigene Brauchtum als «echt» gelten lassen möchte und dieses Eigene, wohl zur Legitimierung, in graue Vorzeiten zurückdatieren will. Innerhalb dieses Wahrnehmungsrahmens ergibt sich die Frage: Wie sah die Fasnacht im mittel-

terlichen Basel aus? Anhand von Zeitzeugnissen werden die einzelnen Elemente (Masken, Feuer, Kampfspiele etc.) betrachtet, und es entsteht ein Bild, das mit der heutigen Fasnacht nicht mehr viel gemein hat.

Müstair – Kloster St. Johann

Eginoturm und Wirtschaftsbauten im Oberen Garten – Romanische Schlagglocke – Archäometallurgische Untersuchungen – Textilfunde. Veröffentlichungen des Institutes für Denkmalpflege an der ETH Zürich 16/3, Zürich 2005 – 192 Seiten, 150 farbige Abbildungen, 11 Faltblätter, Format 21 × 29,7 cm, gebunden – Fr. 78.–, € 55.– ISBN 3-7281-2996-8

Der dritte Band über die Ergebnisse der Ausgrabungen und Bauuntersuchungen im Kloster St. Johann in Müstair umfasst vier Beiträge.

Adriano Boschetti-Maradi befasst sich mit den Ausgrabungen im Oberen Garten, dem Gemüse- und Obstgarten auf der Nordseite des Klosters, wo eine Reihe bedeutender Resultate zum Vorschein kam. Der vorliegende Bericht stellt vorwiegend den archäologischen Bestand und die Funde des 10. bis 14. Jh.s vor. Während dieser Zeit standen im Oberen Garten Residenz- und Wirtschaftsbauten des Klosters. Es fanden sich Backöfen, Küchen sowie Spuren von Glas- und Metallverarbeitung. In gut datierten Schichten lagen zahlreiche Funde, die Einblick in den Alltag, das Handwerk und den Handel im Kloster gewähren.

Im Zentrum des Interesses stehen die Grundmauern des *Eginoturmes*, eines steinernen Gebäudes von 9,5 × 12,7 m Grundfläche, das im ausgehenden 12. oder frühen 13. Jh. entstand – also nach dem benachbarten 957/958 datierten Plantatum. Das Gebäude mit der Bezeichnung P154 könnte als Residenz des Bischofs erbaut und vom Propst als Wohnbau benutzt worden sein; es trägt deshalb den Namen des Bischofs Eginon von Chur (1163–1170).

Einen zweiten Beitrag widmet *Adriano Boschetti-Maradi* einer romanischen, vermutlich in Verona gegossenen Schlag-

glocke, einem Fundstück aus dem Schutt des Eginoturmes. Gemäss der Inschrift rief sie die Schwestern zusammen, sie dürfte also für das Nonnenkloster Müstair hergestellt worden sein. Ein seltenes Stück hat hier eine eingehende Würdigung erfahren.

Walter Fasnacht fasst seine archäometallurgischen Untersuchungen zusammen, die er an der Glocke, an Schmelzklümpchen, Gefäss- und weiteren Glockenfragmenten durchgeführt hat.

Antoinette Rast-Eicher behandelt die zahlreichen Textilfragmente, die vor allem in Gräbern, über dem gotischen Kirchengewölbe (1492) und hinter Wandvertäfelungen gefunden wurden, und als ältesten Fund einen Gewebeabdruck im karolingischen Malereiputz der Südapsis. Dankbar wird der Leser sein für das beigegebene Glossar und die schematische Darstellung der wichtigsten Gewebebindungen.

Vereinsmitteilungen

Zürcher Vortragsreihe

26. Januar 2006, 18.15 Uhr

Uni Zürich-Zentrum, Hörsaal F-174

Prof. Dr. Max Schiendorfer, Universität Zürich

Die Zürcher Literaturszene im 13. und 14. Jahrhundert

Obschon namentlich im Zuge der Reformation viele Quellen mittelalterlicher Dichtung verloren gingen, lässt sich für den Zeitraum von ca. 1270 bis 1350 eine beachtliche Zürcher Buchproduktion nachweisen. Deren Glanzpunkt stellt natürlich der in seiner Art einmalige Codex Manesse dar, doch haben hiesige Schreibwerkstätten verschiedene weitere Bücher hinterlassen, die sich ihm würdig zur Seite stellen lassen. Die zentralen Werke höfischer Epik finden sich darunter ebenso wie jene der literarischen Chronistik und geistlichen Dichtung. Ausgehend von diesen Quellen, soll die Skizze einer «literarischen Topographie» des spätmittelalterlichen Zürich versucht werden.

20. Juni 2006

Tiere als Symbol und Ornament

Zur Symbolik der Kapitelle im Kreuzgang des Grossmünsters

Führung: Prof. Dr. Paul Michel, Universität Zürich

Sind die in mittelalterlichen Kirchen angebrachten, oft grotesken Figuren sorglose Spiele eines phantastischen Humors oder Ausdruck eines durchdachten symbolischen Programms? Wie liesse sich herausfinden, was die merkwürdigen Tiere, Monstren, die einander verschlingenden oder ineinander verschlungenen Wesen im Einzelnen bedeuten? Es sollen zunächst einige Missverständnisse ausgeräumt werden. Dann wollen wir historische Zugänge zur Symbolik erörtern (mittelalterliche Naturkunde; Bibelauslegung nach dem mehrfachen Schriftsinn; Bilder als Lektüre für Laien), deren mögliche Ausschlusskraft wir dann vor Ort anhand der Kapitelle im Ende des

12. Jahrhunderts errichteten Kreuzgang des Zürcher Grossmünsters ausprobieren.

Gäste sind herzlich willkommen. Die Veranstaltungen sind unentgeltlich.

Dr. Renata Windler, Tel. 043 343 45 20.

Siehe auch: www.burgenverein.ch

Jahresprogramm 2006

6. Mai 2006

Frühlingsexkursion nach Brugg (Stadt, Castellum) und Königsfelden.

20. Mai 2006

Exkursion Bauplastik Grossmünster Zürich (mit Prof. Paul Michel).

24. Juni 2006

Jugendtag in Hallwil. Besammlung um 13 Uhr am Bahnhof Boswil, Fussmarsch zur Burg, ausführliche Führung durch die Burg.

26. August 2006

Generalversammlung in Neuenburg.

27. August 2006

Exkursion im Raum Neuenburg.

9. September 2006

Herbstexkursion im Rahmen des Europäischen Denkmaltages «Gartenanlagen».

22. Oktober 2006

Erlebnistag Schloss Burgdorf.

SAGW-Jahresbericht 2005

Die Schweizerische Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften (SAGW) publiziert einen Jahresbericht, der auch Mitgliedern der angeschlossenen Gesellschaften unentgeltlich zugesandt wird.

Zu bestellen bis 1. März 2006 bei der SAGW, Generalsekretariat, Hirschengraben 11, Postfach 8160, 3001 Bern oder per Fax an +41 (0)31 313 14 50. Der Bericht wird im Mai 2006 ausgeliefert.

Schweizer Beiträge zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters

Band 1, 1974

Werner Meyer. Alt-Wartburg im Kanton Aargau. Bericht über die Forschungen 1967

Band 2, 1975 (vergriffen)

Jürg Ewald (u.a.). Die Burgruine Scheidegg bei Gelterkinden. Berichte über die Forschungen 1970–1974

Band 3, 1976*

Werner Meyer (u.a.). Das Castel Grande in Bellinzona. Bericht über Ausgrabungen und Bauuntersuchungen von 1967

Band 4, 1977 (vergriffen)

Maria-Letizia Boscardin / Werner Meyer. Burgenforschung in Graubünden. Die Grottenburg Fracstein und ihre Ritzzeichnungen. Die Ausgrabungen der Burg Schiedberg

Band 5, 1978*

Burgen aus Holz und Stein, Burgenkundliches Kolloquium Basel 1977 – 50 Jahre Schweizerischer Burgenverein. Beiträge von Walter Janssen, Werner Meyer, Olaf Olsen, Jacques Renaud, Hugo Schneider, Karl W. Struwe

Band 6, 1979 (vergriffen)

Hugo Schneider. Die Burgruine Alt-Regensberg im Kanton Zürich. Bericht über die Forschungen 1955–1957

Band 7, 1980 (vergriffen)

Jürg Tauber. Herd und Ofen im Mittelalter. Untersuchungen zur Kulturgeschichte am archäologischen Material vornehmlich der Nordwestschweiz (9.–14. Jahrhundert)

Band 8, 1981 (vergriffen)

Die Grafen von Kyburg. Kyburger Tagung 1980 in Winterthur. Beiträge von Heinz Bühler, Adolf Layer, Roger Sablonier, Alfred Häberle, Werner Meyer, Karl Keller, Ferdinand Elsener, Dietrich Schwarz, Hans Kläui, Jakob Obrecht

Band 9/10, 1982

Jürg Schneider (u.a.). Der Münsterhof in Zürich. Bericht über die vom städtischen Büro für Archäologie durchgeführten Stadtkernforschungen 1977/78

Band 11, 1984

Werner Meyer (u.a.). Die bösen Türnli. Archäologische Beiträge zur Burgenforschung in der Urschweiz

Band 12, 1986 (vergriffen)

Lukas Högl (u.a.). Burgen im Fels. Eine Untersuchung der mittelalterlichen Höhlen-, Grotten- und Balmburgen in der Schweiz

Band 13, 1987

Dorothee Rippmann (u.a.). Basel Barfüsserkirche. Grabungen 1975–1977. Ein Beitrag zur Archäologie und Geschichte der mittelalterlichen Stadt

Band 14/15, 1988

Peter Degen (u.a.). Die Grottenburg Riedfluh Eptingen BL. Bericht über die Ausgrabungen 1981–1983

Band 16, 1989*

Werner Meyer (u.a.). Die Frohburg. Ausgrabungen 1973–1977

Band 17, 1991

Pfostenbau und Grubenhaus – Zwei frühe Burgplätze in der Schweiz. Hugo Schneider: Stammheimerberg ZH. Bericht über die Forschungen 1974–1977. Werner Meyer: Salbüel LU. Bericht über die Forschungen von 1982

Band 18/19, 1992

Jürg Manser (u.a.). Richtstätte und Wasenplatz in Emmenbrücke (16.–19. Jahrhundert). Archäologische und historische Untersuchungen zur Geschichte von Strafrechtspflege und Tierhaltung in Luzern

Band 20/21, 1995

Georges Descœudres (u.a.). Sterben in Schwyz. Beharrung und Wandel im Totenbrauchum einer ländlichen Siedlung vom Spätmittelalter bis in die Neuzeit. Geschichte – Archäologie – Anthropologie

Band 22, 1995

Daniel Reicke. «von starken und grossen flüejen». Eine Untersuchung zu Megalith- und Buckelquader-Mauerwerk an Burgtürmen im Gebiet zwischen Alpen und Rhein

Band 23/24, 1996/97

Werner Meyer (u.a.). Heidenhüttli – 25 Jahre archäologische Wüstungsforschung im schweizerischen Alpenraum

Band 25, 1998

Christian Bader. Burgruine Wulp bei Küsnacht ZH

Band 26, 1999

Bernd Zimmermann. Mittelalterliche Geschosspitzen. Typologie – Chronologie – Metallurgie

Band 27, 2000

Thomas Bitterli / Daniel Grütter. Burg Alt-Wädenswil – vom Freiherrenturm zur Ordensburg

Band 28, 2001

Burg Zug. Archäologie – Baugeschichte – Restaurierung

Band 29, 2002

Wider das «finstere Mittelalter» – Festschrift Werner Meyer zum 65. Geburtstag

Band 30, 2003

Armand Baeriswyl. Stadt, Vorstadt und Stadterweiterung im Mittelalter. Archäologische und historische Studien zum Wachstum der drei Zähringerstädte Burgdorf, Bern und Freiburg im Breisgau

Band 31, 2004 (Juni 2005)

Gesicherte Ruine oder ruinierte Burg? Erhalten, Instandstellen, Nutzen

Band 32, 2005 (November 2005)

Jakob Obrecht, Christoph Reding, Achilles Weishaupt, Burgen in Appenzell. Ein historischer Überblick und Berichte zu den archäologischen Ausgrabungen auf Schönenbüel und Clanx

* Nur noch wenige Exemplare bei der Geschäftsstelle an Lager.

Mittelalter · Moyen Age · Medioevo · Temp medieval, die Zeitschrift des Schweizerischen Burgenvereins, veröffentlicht Ergebnisse aktueller Forschungen zur Kulturgeschichte und Archäologie des Mittelalters in der Schweiz. Schwerpunkte bilden die Burgenforschung, Siedlungsarchäologie sowie Untersuchungen zur mittelalterlichen Sachkultur.

Mittelalter · Moyen Age · Medioevo · Temp medieval. La revue de l'Association Suisse Châteaux forts publie les résultats d'études menées en Suisse dans le domaine de l'archéologie et de l'histoire médiévales. Les travaux de castellologie et d'archéologie des habitats, ainsi que les études relatives à la culture matérielle, constituent ses principaux domaines d'intérêt.

Mittelalter · Moyen Age · Medioevo · Temp medieval, la rivista dell'Associazione Svizzera dei Castelli, pubblica i risultati delle ricerche attuali in Svizzera nel campo della storia della cultura e dell'archeologia del medioevo. I punti focali sono la ricerca concernente i castelli, le indagini archeologiche degli insediamenti come anche lo studio della cultura medioevale.

Mittelalter · Moyen Age · Medioevo · Temp medieval, la revista da l'Associazion Svizra da Chastels, publicescha ils resultats da perscrutaziuns actualas davart l'istorgia culturala e l'archeologia dal temp medieval en Svizra. Ils accents da la revista èn la perscrutaziun da chastels, l'archeologia d'abitadis e las retschertgas davart la cultura materiala dal temp medieval.

